

Le cinéphile écartelé

Odile Tremblay

EN CE BEAU mois d'octobre, les festivals de cinéma se marchent sur les pieds. Tous debout sur le même trente sous. Par ici, les cinéphiles. Fini le temps à Montréal où le Festival du Nouveau cinéma et son pape Claude Chamberlan trônaient seuls sur l'automne du septième art. Désormais, c'est la cohue. Chamberlan s'était fait à l'idée que le rendez-vous de Rouyn-Noranda chevauchait ses dates de quelques jours. Juste au moment où l'Abitibi met un peu de distance entre les deux événements, pas de chance. De nouveaux envahisseurs débarquent. Et à Montréal, encore. Du 16 au 31 octobre, le Festival du cinéma fantastique vient s'installer en plein dans les talles et les dates du Festival du Nouveau cinéma (qui lui dure du 15 au 25). Pour tout finir, après avoir quitté Québec, le Panorama de films et vidéos des premières nations prend d'assaut trois salles de Montréal du 13 au 25 octobre. C'est l'écartèlement de la cinéphilie.

Chamberlan a beau avoir l'habitude de clamer qu'il y a de la place pour tout le monde, tant de chevauchements sont loin de faire son affaire. « Je trouverais le festival du cinéma fantastique plus fantastique s'il se déroulait à un autre moment », gronde-t-il.

Partout dans le monde, les Festivals de cinéma poussent comme des champignons et se spécialisent à qui mieux mieux. « Cinq fois plus nombreux qu'il y a quatre ans », précise Chamberlan. À son avis, la disparition des ciné-clubs est pour quelque chose dans cette prolifération. « Les cinéphiles, essouffés avec leurs vidéos-cassettes, sentent de besoin de se regrouper », estime-t-il. Mais les directeurs de festivals jouent du coude pour s'arracher la moisson de l'année.

Le Festival International du Nouveau Cinéma et de la Vidéo (appelé vulgairement Festival Chamberlan) est chez nous le vétéran des rendez-vous cinématographiques. « Le plus vieux en âge, le plus jeune en esprit », précise son directeur. Il en sera jeudi prochain à sa 21^e édition. Commencé timidement sous le titre *Festival International du Cinéma en 16mm de Montréal*, sa direction a eu au fil des ans le flair de présenter des cinéastes de l'underground qui allaient devenir des stars. Les Ruiz, Jarmusch, Akerman, Wenders, Rozema, Egoyan et compagnie. Chaque édition mêle désormais les révélations et les consacrés. Depuis 84, le volet vidéo s'est mis de la partie. Dans ce médium bon marché, donc souple, réside la créativité aujourd'hui. Avec son associé Dimitri Eipides, Chamberlan ratisse les festivals du monde pour s'approvisionner.

Interviewer Claude Chamberlan n'est pas une mince affaire, tant il présente un discours confus, embrouillé, volant d'une digression à l'autre. Les journalistes le savent. Lui aussi. On essaie quand même, on avance dans le noir, on s'y perd, on reprend pied. Son produit lui ressemble. L'improvisation et l'anarchie sont les deux mamelles du festival. Le miracle, c'est que ça fonctionne. Et très bien. Même que son côté broche à foin empêche l'événement de devenir pompier et officiel. Les cinéastes s'entassent au Café Miliès du boulevard St-Laurent au lieu d'annoncer de grosses conférences de presses sérieuses dans des hôtels sans âme. Artisanal, le festival est

Voir page C-2 Chamberlan

Le Festival « de Chamberlan » affligé d'un nouveau concurrent



PHOTO D'ARCHIVES

Une des dernières photos d'André Mathieu prise avant sa mort à 33 ans le 2 juin 1968.

André Mathieu possédait d'indéniables qualités de pianiste, comme l'attestent quasi unanimement la presse canadienne et étrangère, ainsi que les quelques enregistrements qu'il a laissés. Comme compositeur, il se rallia, à sa maturité, à l'école postromantique d'un Rachmaninov.

PHOTO JACQUES GRENIER
L'inénarrable Claude Chamberlan, aux commandes du Festival international du nouveau cinéma depuis ses débuts.

Le prix du génie

Marie Laurier

ON L'A COMPARÉ à Mozart: à quatre ans il composait déjà des études pour piano. À six ans, tout de blanc vêtu, il faisait sensation en donnant un récital de ses œuvres au Ritz Carlton. Boursier du gouvernement du Québec, il alla étudier à Paris avec les grands maîtres de l'époque et en 1936 il faisait ployer d'admiration la critique parisienne à la suite d'un concert donné à la salle Chopin-Pleyel. Trois ans plus tard, il jouait de nouveau à la salle Gaveau et le critique Emile Vuillermoz, écrivait dans le journal *Excelsior* de Paris: « Si le mot « génie » a un sens, c'est ici que nous pouvons le déchiffrer. J'affirme qu'à son âge, Mozart n'avait rien créé de comparable à ce que nous a exécuté, avec un brio étourdissant, ce miraculeux garçonnet. »

Ce « génie » s'appelait André Mathieu. Et qui s'en souvient? Le cinéaste Jean-Claude Labrecque qui prépare un film-documentaire sur l'enfant prodige né à Montréal le 18 février 1929 et décédé le 2 juin 1968, à moins de 40 ans, comme Mozart et Schubert.

« La vie et l'œuvre de cet artiste m'ont toujours intrigué, nous disait Jean-Claude Labrecque en entrevue au DEVOIR. Ce musicien fut admiré, adulé, vénéré à juste titre pendant sa tendre jeunesse pour connaître plus tard un destin pathétique. Au-delà de faire connaître la musique de Mathieu, je voudrais aussi faire réfléchir sur notre comportement à l'endroit des artistes. »

Destin tragique, en effet, que celui de André Mathieu, né pourtant sous une bonne étoile et dans un milieu soucieux d'encourager et de faire rayonner son incontestable talent — son père Rodolphe Mathieu était lui-même un illustre compositeur et un excellent pédagogue — mais qui semble avoir eu du mal à affronter les différentes étapes d'une vie commencée bien tôt sous les feux de la rampe et secouée par la guerre.

Jusqu'au début des années 1950 cependant André Mathieu connut d'autres succès fulgurants à Montréal et aux États-Unis — il vécut à New York de 1940 à 1943 — et en 1946 il retourna à Paris étudier la composition avec nul autre qu'Arthur Honegger. Dans les années qui suivirent, mystère insondable, sa carrière déclina, et tout en continuant à composer et à donner sporadiquement des concerts, à s'adonner à l'enseignement, il sombra dans l'exhibitionnisme en participant à des *pianothons* qui firent l'objet d'une publicité tapageuse mais déçurent profondément ceux qui avaient vu en lui

un talent exceptionnel, écrit Gilles Potvin, l'un des trois auteurs de l'*Encyclopédie de la musique au Canada*.

Dans cet ouvrage, l'ancien critique musical du DEVOIR porte le jugement suivant sur l'œuvre d'André Mathieu: « Compte tenu des riches promesses manifestées dans sa jeunesse, il est à déplorer que ses dons ne se soient pas épanouis davantage. Il possédait d'indéniables qualités de pianiste, comme l'attestent quasi unanimement la presse canadienne et étrangère, ainsi que les quelques enregistrements qu'il a laissés. Comme compositeur, il se rallia, à sa maturité, à l'école postromantique d'un Rachmaninov. Ses œuvres de jeunesse révèlent cependant une fraîcheur et une originalité qu'il n'a pas toujours retrouvées par la suite. » L'encyclopédiste nous apprend également qu'un Club André Mathieu a été fondé à Trois-Rivières en 1942 par Anaïs Allard Rousseau pour promouvoir le goût de la musique chez les jeunes, un organisme intégré plus tard aux Jeunesses musicales du Canada. Rappelons aussi qu'une salle de concert de Ville de Laval porte son nom.

Parmi les œuvres les plus remarquables du créateur, plusieurs se souviendront sans doute du fameux *Concerto de Québec* qui sert de trame sonore au film canadien *La Forteresse* et pour cette occasion est interprété par le pianiste Neil Chotem. En 1976, la chanson de bienvenue et la musique des Jeux Olympiques ont été composées à partir d'extraits de l'œuvre d'André Mathieu. On lui doit également de nombreuses œuvres vocales dont *Hymne au Bloc populaire*, des mélodies, des études, des concertos, un *Hommage à Mozart enfant*, *Vagues et Saisons canadiennes*, *Fantaisie* composée en 1945. Une production nombreuse, intéressante à plusieurs égards mais d'inégale qualité, sans doute parce que l'on attendait toujours davantage de lui. Voici ce qu'en disait le critique Marcel Valois dans *La Presse*: « Il y a dans la musique d'André Mathieu autant d'invention mélodique et rythmique, d'aisance et de clarté que dans les pages de contemporains tels que Szymanowski, Hindemith et Prokofiev. »

Voilà un sujet justement contemporain propre à justifier la démarche du cinéaste Jean-Claude Labrecque qui recueille depuis déjà un certain temps et ces derniers jours de façon encore plus urgente le matériel requis pour meubler son film qu'il doit tourner en quinze jours le mois prochain avec un budget de moins de 400 000 \$, en co-production avec diverses sociétés dont Radio-Canada, l'Office national du film, et l'équipe de la maison Le Sterne. « Avec ce sujet je voudrais dépasser l'hyper-réalisme du documentaire »

Voir page C-2: Mathieu

Venez rencontrer



à la librairie

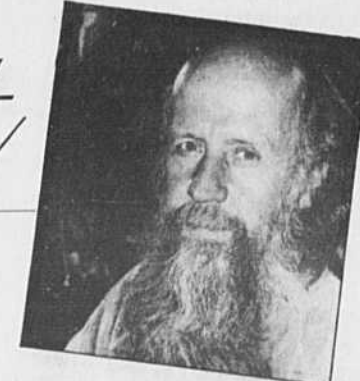
Ils signeront pour vous leurs plus récents livres.

Albert & Hubert

RENAUD-BRAY

dimanche
le 11 octobre
de 15 à 17 hres

5219, ch. de la Côte-des-Neiges (près de la station Côte-des-Neiges) • Tél.: 342-1515



le cahier du Samedi

Chamberlan

resté frais. Après tout, il y a bien des funambules qui marchent sur une corde sans tomber. Chamberlan fait comme eux.

En 91, le festival du Nouveau cinéma et de la vidéo, fêtant ses vingt ans, connaissait un cru exceptionnel. Une programmation brillante, avec entre autres des films d'Akerman, d'Assayas, de Gus Van Sant, d'Angelopoulos, de Godard, de Wenders, de Jarmusch. Ces deux derniers venus en coup de vent au festival, parmi un essaim de grands cinéastes et d'acteurs célèbres qui s'y bousculaient. Une assistance record : plus de 100 000 spectateurs. Tellement qu'aujourd'hui, la barre est haute et les espérances du public grandes. Répètera-t-il ? Répètera pas l'exploit de l'an passé, le 21e festival ?

Répètera pas du côté des gros noms qui sont les grands absents du rendez-vous 92. Très peu de célébrités au programme. Il y a bien les locomotives désormais classiques du festival. Comme Raul Ruiz dont on pourra voir le dernier film *L'enfer de Dante*, comme le britannique Peter Greenaway toujours prolifique qui présente *Darwin* sur la vie du célèbre évolutionniste en plus d'une méditation sur la tristesse de l'amour appelée *Rosa*. Il y aura aussi le Finlandais Aki Kaurismäki (dont on garde en mémoire la superbe *Jeune femme aux allumettes*) qui présente cette fois *La vie de Bohème* d'après le roman de Murger ayant déjà inspiré un opéra à Puccini. J'allais oublier de mentionner l'Arménien d'origine Don Askarian (installé à Ber-

lin) lequel poursuit sa recherche esthétique avec *Avetik*, un poème visuel.

Mais décidément rien à voir avec la moisson prestigieuse de l'an dernier.

Pas de grosse visite non plus, du côté des cinéastes qui se pointeront à Montréal. Mis à part Kaurismäki qui vient présenter sa *Vie de bohème*, la plupart des invités du festival sont encore des quasi inconnus.

S'il y peu de films de cinéastes consacrés cette année, c'est en grande partie parce que ceux-ci n'ont rien produit dernièrement. Les festivals demeurent forcément à la remorque de la production de l'année. Et les ténors sont en train de tourner. On en verra le résultat l'an prochain.

Beaucoup de premiers films cependant. 92 sera-t-elle l'année des découvertes ? Claude Chamberlan l'assure. La 21e édition propose 100 films, 45 vidéos, en provenance d'une trentaine de pays. Plus de la moitié sont des premières œuvres, avec plusieurs signatures féminines (qui se faisaient rares ces derniers temps).

Dans la catégorie espérés et attendus : le film choc applaudi par la critique cannoise et torontoise. *C'est arrivé près de chez vous* est réalisé par un triumvirat belge. Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoît Poel y pastichent des « serial killers » en donnant la vedette à un tueur à gages qui se fait assister par des reporters dans l'exercice de ses fonctions. Le film se veut une dénonciation par l'absurde de la violence à l'écran — le meurtre devient une activité banale, presque

anodine. En avant pour la quintessence de l'humour noir.

L'autre incontournable, dans la catégorie vidéo, cette fois, est une bombe sexuelle répondant au titre succint : *The sluts and Goddesses Video Workshop or How to Become a Sex Goddess in 101 Easy steps*, réalisé par les Américaines Maria Beatty & Annie Sprinkle. Le document extrêmement osé sans se vouloir pornographique est un « How To » homosexuel qui bouscule tous les tabous tenaces en la matière. D'ailleurs, cette année, pour la première fois, histoire de témoigner d'un cinéma avant-gardiste très actif (qui traite beaucoup du Sida), *Le Festival du nouveau cinéma* ouvre un volet « gai et lesbiennes » (Rien à voir avec l'annuel *Festival International du cinéma et de la vidéo gaie et lesbienne* qui se tiendra dans quelques semaines à Montréal. Décidément, on n'en est pas à un festival près !).

Pour ceux qui courent les avant-premières, quatre films de la série *Documentaires en vue* sont au programme. Il s'agit d'*État critique* de Marcel Jean (sur la critique), de *La vie à du charme* de Jean-Philippe Duval, qui se veut une exploration de l'univers de Réjean Ducharme — sans la participation de l'écrivain fantôme, il va sans dire — d'*Entre solitudes* d'Abbey Neidik, et de *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces* de Bernard Émond.

Rappelons qu'une billetterie est organisée à la Cinémathèque québécoise tous les jours précédant le festival, entre 10 h et 18 h.

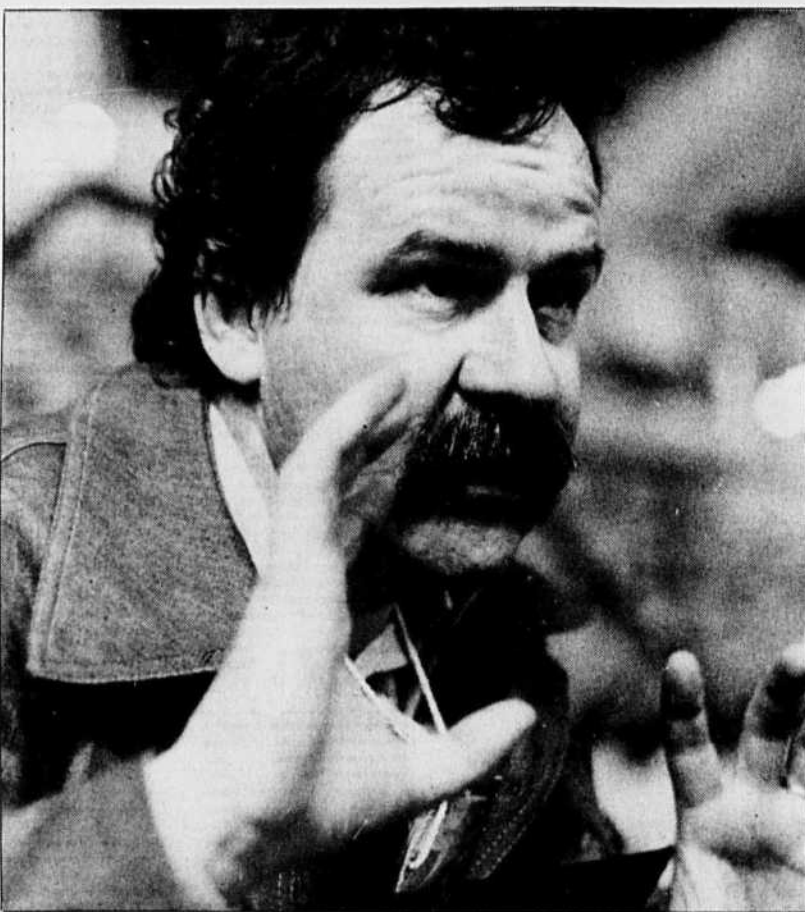
Mathieu

pour aussi faire connaître la musique de cet artiste, observe le cinéaste et caméraman qui poursuit ainsi sa quête des *Années de rêve*, titre de son long métrage qui illustre la turbulence des années 1960 et le bouillonnement politique qui devait mener aux événements d'octobre 1970. Plus récemment, il signait un documentaire sur la rencontre de Claude Lévi-Strauss avec Édith Piaf sous le titre *67 bis, boulevard Lannes*.

Le tournage du film *André Mathieu* doit commencer en novembre et sortir vraisemblablement pour le Rendez-vous du cinéma québécois en février 1993. Même si Jean-Claude Labrecque possède déjà une riche documentation puisée dans les archives, la Bibliothèque nationale et auprès de la famille Mathieu, il serait ravi de consulter des documents inédits sur André Mathieu que des collectionneurs auraient conservés : des photos, des programmes de concerts, des lettres, des films, etc. Ces personnes prêtes à en disposer — avec assurance d'un retour — sont priées de communiquer avec la compagnie de création Le Sterne au (514) 276-6230. Et Jean-Claude Labrecque les remercie d'avance.

PHOTO ONF

Le cinéaste Jean-Claude Labrecque.



ARTS VISUELS

Une cassure dans l'histoire de la peinture

Jusepe de Ribera : un Espagnol en Italie

Rétrospective présentée au Metropolitan Museum

Maurice Tourigny

Collaborateur à New York

LES SAINTS et les martyrs de Jusepe de Ribera (1591-1652) sont bien humains, leur chair fatiguée par l'âge, leur regard inquiet ou effrayé ou vidé comme à l'heure d'abandon qui précède la mort. Il n'embellit ni ne glorifie ses sujets : Ribera aspire au réalisme et met en pratique les leçons tirées de son contemporain, Le Caravage.

L'art de Ribera, auquel le Metropolitan Museum accorde une passionnante exposition jusqu'au 29 novembre, illustre une cassure de l'histoire de la peinture. Les peintres baroques italiens et espagnols abandonnent l'emphase de leurs prédécesseurs pour créer un art inspiré du quotidien, qui trouve ses modèles dans les rues des villes ou tout à côté des ateliers. Plus d'auréoles et de scènes paradisiaques ; pour Ribera, la vierge est une jeune paysanne, Saint-André un vieillard émacié et Diogène un philosophe aux ongles sales.

Partiellement éclairés ou dans le champ d'une lumière latérale, les personnages et les scènes de Ribera se détachent de fonds noirs et gardent ce ton sombre, riche en oranges, en bruns, en jaunes qui confèrent une épaisseur mais aussi un certain secret aux tableaux. Pourtant au milieu de ces œuvres de pénombre éclate soudain une assumption lumineuse ou un baptême de Jésus au grand jour.

Mais Ribera atteint son zénith dans les toiles où il montre, où il suggère un aspect de la nature humaine. Une série d'œuvres représentent les philosophes et les mathématiciens de l'histoire. La pose, l'attitude de chacun renvoie à l'esprit d'observation, à la réflexion, au travail du penseur de façon habile et évocatrice.

Selon le goût du jour, Ribera offre de nombreuses scènes de martyrs et de tortures. Le fameux *martyr de Saint-Philippe* (1639) prêté par le Prado de Madrid où l'exposition a été vue plus tôt cette année, n'aspire pas à la mythification de son sujet. Ribera ici imagine la scène avec le plus grand réalisme possible : l'effort des tortionnaires, la perplexité des spectateurs et l'épuisement du saint. L'attention portée aux détails



PHOTO METROPOLITAN MUSEUM OF ART

Saint-Pierre et Saint-Paul, une huile du peintre réaliste espagnol Jusepe de Ribera.

physiques et anatomiques découle du travail avec des modèles vivants en studio. De 1626 à 1643, Ribera dirigeait un immense atelier à Naples qui répondait aux demandes des collectionneurs les plus puissants tant en Italie qu'en Espagne. Il s'embarque pour l'Italie en 1611 et s'installe à Rome puis à Naples en 1616. Il devient vite un des peintres les plus en vue et sa manière influence de nombreux jeunes peintres de son temps dont Velazquez et Zurbaran. Ribera fournit d'importantes toiles à la cour d'Espagne et aux princes italiens, tout en demeurant à Naples alors territoire espagnol.

La rétrospective, qui a aussi séjourné à Naples avant de traverser l'Atlantique, compte 72 huiles. Certaines œuvres tiennent du génie. Une scène mythologique, *Ixion* (1632) nous révèle l'audace du peintre dans une composition qui semble projeter le corps du personnage hors du tableau. *Le martyr de Saint-Bartholomée* (sans date) constitue un exemple fort de la veine cruelle de Ribera. Les bourreaux, sourires aux lèvres, regardent le spectateur, en s'apprêtant à écorcher le vieil homme nu qui semble invoquer le

ciel.

Œuvres de jeunesse, l'allégorie des *Cinq Sens* présente quatre hommes (un des tableaux a été perdu) atablés qui illustrent les sens. On retiendra l'odorat avec son modèle en guenilles tenant un oignon tranché et versant une larme.

Une *Sainte-Trinité* de grand format montrant un Christ exsangue dans un linéaire taché, mort sur les genoux de son père, est une autre des pièces de résistance de l'exposition.

Le Met a aussi réuni 18 gravures et 35 dessins de Ribera. Dessins de genre, allégories, sujets religieux mais aussi une collection de personnages grotesques à la sanguine ou au crayon qui témoignent de l'intérêt de l'artiste pour l'insolite et le profane.

Avec cette exposition magistrale qui comprend la plupart des chefs d'œuvre de Ribera, le Met poursuit son cycle amorcé en 1987 et consacré à l'art espagnol. Après Goya, Velazquez et Zurbaran, Ribera prouve à son tour le poids et l'influence des artistes d'Espagne dans la peinture occidentale.

Cet automne, le Metropolitan nous gâte avec deux rétrospectives de haute qualité : Magritte et Ribera.

FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

BASIC INSTINCT

Thriller érotique avec Michael Douglas et Sharon Stone. Simultanément le 14 octobre.

Quand un chanteur rock est assassiné, on soupçonne sa maîtresse d'avoir fait le coup. Un détective trouve alors des faits étranges sur le passé de cette auteure de romans policiers. Dans

SONART
pour les musiques invisibles

La rentrée permanente
la musique qui écoute sur CD



BRÉGENT • BOUDREAU/DUGUAY
Atlantide • Golgot(h)a
Contes radiophoniques

SONART & empreintes DIGITALES
À PRIX RÉDUIT EN OCTOBRE
CHEZ LES DISQUAIRES AUDACIEUX

empreintes DIGITALES
La rentrée permanente
l'électro, une musique qui dure

THIBAUT
Volt
Électrifiant

ALAIN THIBAUT
Volt
Électrifiant

3e des 8 compacts
pressés d'audace

son dernier roman, entre autres, elle décrit avec panache les détails du meurtre de son amant. Tombé sous son charme, il fera partie à son tour de l'intrigue de son dernier écrit.

LA REINE BLANCHE

Drame sentimental de Jean-Loup Hubert. Avec Catherine Deneuve, Richard Bohringer, Bernard Giraudeau et Jean Carmet. En français le 14 octobre.

Deux hommes amoureux d'une même femme lors de leur jeunesse s'affrontent à nouveau 20 ans plus tard. Après un exil, Yvon revient dans son village natal où bien des choses ont changé, mais pas la beauté de sa première conquête, désormais mariée et mère de quatre enfants. Parfois une seule étincelle...

THUNDERHEART

Produit par Robert de Niro, Jane Rosenthal et John Fusco. Avec Val Kilmer, Sam Shepard et Graham Greene. Simultanément le 14 octobre.

Un mystérieux meurtre inspiré de faits vécus. Un Sioux-agent du FBI redécouvre son héritage perdu — et une conspiration des autorités ! — lors d'une enquête sur une réserve indienne.

Également disponibles

THE HABITATION OF DRAGONS (avec Hallie Foote, Maureen Stapleton, Elias Koteas et Pat Hingle. En anglais le 14 octobre) : La rivalité entre deux frères et l'adultère double à l'intérieur d'un couple sont l'essence même de ce film.

ILLUSIONS (avec Robert Carra-dine, Heather Locklear et Emma Samms. En anglais le 14 octobre) : un couple tente de se refaire après avoir souffert d'une dépression. Mais l'arrivée d'une étonnante beauté, sœur de sa femme, ne va certes pas arranger les choses.

THE DIAMOND FLEECE (avec Ben Cross, Kate Nelligan et Brian Dennehy. En anglais le 14 octobre) : un réputé voleur de diamants reçoit sa libération dans le but d'aider les autorités à protéger le plus gros caillou de la terre.

TO CATCH A KILLER (avec Brian Dennehy et Michael Riley. En anglais le 14 octobre) : une jeune détective entreprend la poursuite endiablée d'un meurtrier en série et psychopathe au surplus.

À venir

The Babe (21 octobre); *Batman Returns* (23 octobre).

DE RETOUR À MONTRÉAL APRÈS 5 ANS D'ABSENCE!

Supplémentaires:
20 au 24 octobre
Billets en vente dès lundi — 12h00



- « Du début à la fin on est suspendu à ses lèvres. Incontestablement, il est un maître. » *Manon Guilbert, Journal de Montréal*
- « Une note parfaite pour un SOL majeur! » *Claude Dechênes, Radio-Canada*
- « Spectacle extraordinaire! SOL à son meilleur. » *Francine Grimaldi, CBF Bonjour*
- « Subjugué par le poète et le virtuose de la langue qui nous renvoie sans cesse à notre conscience... à même le SOL. » *Doris Synnott, TVA*
- « SOL aussi universel que l'O Sole Mio de la chanson » *Jocelyne Lepage, La Presse*
- « Il prend les mots, les touche, les tord, les imagine, les invente. Deux heures de folie verbale... Une magie des mots... » *Pascale Ponterau, Le Devoir*
- « Mon héros linguistique! » *Daniel Guérard, CITÉ*
- « Pour la poésie des mots, pour la tendresse et pour l'émerveillement » *Jean Chevalier, CKAC*

• JUSQU'AU 17 OCTOBRE •

CITE 107.3FM **CKAC73AM** **SRC TELEVISION** **Théâtre St-Denis 2** **Théâtre St-Denis** **Théâtre St-Denis**

Renseignements: 514-849-4211 - Ventes de groupes: 514-527-3644 - Achats par cartes de crédit: 514-790-1111

Jouez un rôle dans l'histoire du théâtre.

The PHANTOM of the OPERA
de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

À PARTIR DU 16 DÉCEMBRE 1992! REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ!

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM (514) 790-2222

Billets également en vente au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de la Baie)

Groupes (20 et plus) téléphoner: (514) 874-9153 au Québec; (416) 925-7466 en dehors du Québec

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.

Reservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express. Composez le (514) 790-0300.



Après l'amour, un film de Diane Kurys, avec Hippolyte Girardot et Isabelle Huppert.

C'est bon quand c'est compliqué !

Après l'amour

De Diane Kurys, avec Isabelle Huppert, Bernard Giraudeau, Hippolyte Girardot, Yvan Attal, Lio, Ingrid Held, Laure Killing, Judith Reval. Scénario: Antoine Lacomblez et Diane Kurys. Image: Fabio Conversi. Musique: Yves Simon. France, 1992. 104 minutes. Au Complexe Desjardins et au Carrefour Laval.

Francine Laurendeau

DAVID (Bernard Giraudeau) a quitté Lola (Isabelle Huppert) pour Marianne (Lio), le temps de lui faire deux garçons. Mais il aime toujours Lola et se partage entre elle et Marianne. Pour ses fils bien sûr: c'est un père responsable. Depuis peu, Lola a une liaison avec Tom (Hippolyte Girardot), incapable de laisser Elizabeth (Laure Killing) qui a tellement besoin de lui et qui est la mère de ses enfants. Mais qu'arriverait-il si, à son tour, Lola devenait enceinte ?

Dans *Les Liaisons Dangereuses*, les complications sentimentales se multipliaient, menées par de redoutables stratèges. Mais le plaisir était grave parce qu'on misait gros: ni plus ni moins que son honneur et sa vie. Aujourd'hui, à part le divorce (et encore faut-il être marié pour divor-

cer), on ne risque plus grand chose quand on découche. Mais, si on en croit le dernier film de Diane Kurys, les hommes et les femmes réagissent différemment aux chassés-croisés amoureux. Les hommes sont indécis, voire lâches et facilement manipulables. Plus complexes, les femmes se divisent en trois catégories. Il y a la « femme moderne », la royale civilisée, celle qui comprend tout, qui pardonne tout, incarnée ici par le personnage central de Lola.

Et puis il y a « l'éternel féminin », maladivement possessive et jalouse — mais tellement belle quand elle pleure — qui n'hésite pas devant une petite tentative de suicide (se ratant bien sûr à tous les coups) sachant fort bien éveiller chez son compagnon la culpabilité et la pitié, d'autant plus qu'elle est la mère de ses enfants, autre arme efficace. Vous aurez reconnu Marianne et Elisa-

beth. Je n'ai pas parlé de la jolie petite garce, la manipulatrice à court terme dont l'espèce est représentée par la secrétaire de David.

On peut trouver le propos mince. Mais c'est dans la description de ces jeux de l'amour et du hasard que Diane Kurys est à son meilleur. Pour camper des personnages plus vrais que nature mais jamais caricaturaux, pour traquer ici et là le petit détail saisissant de justesse, pour faire dire une réplique tellement vraie qu'on aurait aimé l'inventer pour démystifier par son humour les travers de notre société tellement cool.

Et comme dans ce film finement écrit, interprété et mis en scène, personne n'est complètement tout rose ou tout noir, on regarde avec une délectation amusée ces hommes et ces femmes s'évertuer à se rendre la vie difficile. Complication, ô mes délics !

Inquiétante quatrième dimension

Simple mortel

Écrit et réalisé par Pierre Jolivet, avec Philippe Volter, Christophe Bourseiller, Nathalie Roussel, Roland Giraud, Maaike Jansen, Marcel Maréchal, Arlette Thomas, Michel Lengliney. Image: Bertrand Chatry. Son: Yves Osmu, Nadine Muse, Gérard Lampe. Musique: Serge Perathoner, Janick Top. France, 1991. 85 minutes. Au Complexe Desjardins.

Francine Laurendeau

STÉPHANE (Philippe Volter) est un jeune homme très sérieux qui partage son temps entre son travail à un institut de recherches sur les langues anciennes et sa vie avec Brigitte (Nathalie Roussel), la femme qu'il aime. Pendant une absence de celle-ci, des événements bizarres viennent troubler son existence studieuse.

Stéphane est un spécialiste en gaélique ancien. Or, voici qu'un jour, les ondes de la radio de sa voiture se brouillent sans raison apparente et qu'une voix inconnue s'adresse à lui... en pur gaélique ancien. Canular d'élèves ? Avec son collègue et ami Fabien (Christophe Bourseiller), il tente sans succès d'en avoir le cœur net.

Mais les messages lui reviennent,

à la fois énigmatiques et impérieux. « On » lui donne des ordres précis qu'il doit exécuter s'il veut éviter les catastrophes dont notre planète est menacée. Et s'il met qui que ce soit au courant de sa mission, ce sera au péril de la vie de la personne informée.

Que feriez-vous à sa place ? Après avoir cru à une blague, il se demande s'il ne devient pas psychotique. Mais comme les prédictions sont chaque fois confirmées, il est obligé de croire et d'obéir à ses voix. Le pire, c'est qu'il est réduit au silence et que Fabien et Brigitte se posent des questions: que leur cache-t-il donc ?

Je me garde bien de vous raconter la suite de ce film au début classique, presque anodin, qui nous fait insidieusement glisser dans une quatrième dimension inquiétante et inconfortable, nous entraînant à la suite du malheureux Stéphane dans un dédale d'aventures imprévisibles et de malentendus kafkaïens.

Rien n'est laissé au hasard dans cette histoire génialement originale dont la moindre réplique, sous son apparente banalité, aura un écho inquiétant, dont le geste le plus insignifiant fera s'obscurcir le mystère. Un scénario qui ne laisse pas de répit, qui se resserre comme un étai.



Simple mortel, écrit et réalisé par Pierre Jolivet et mettant Philippe Volter.

Et une angoisse qui ne vous lâchera plus. On ne marche pas, on court, haletant, après la clé de l'énigme. Mais plus on s'en approche, plus elle s'éloigne. Sans effets spectaculaires ou autres « Bouh fais-moi peur ! », *Simple mortel* réussit à être terrifiant et à s'inscrire dans la catégorie « à voir absolument ».

Un gentil film d'horreur

Pet Semetary II

(Cimetière vivant II) De Mary Lambert, avec Edward Furlong, Anthony Edwards, Clancy Brown, Darlance Fluegel, Jared Rushton, Sarah Trigger, Jason McGuire, David Ratajczak, Reid Binion, Jim Peck. Scénario: Richard Outten. Image: Russell Carpenter. Musique: Mark Governor. USA, 1992. En version française au Centre-Eaton, Versailles, Laval, Repentigny et Oméga-Longueuil.

Francine Laurendeau

ON TOURNE UN film « gothique ». De blanc vêtue, l'actrice diaphane marche dans l'humidité sépulcrale de la crypte. Assis auprès du caméraman, le jeune Jeff observe la scène avec une curiosité passionnée: la star, c'est sa mère. C'est alors que survient le drame. Un appareil chute et la jeune femme est électrocutée sous les yeux horrifiés de son fils.

Après l'enterrement, le père de Jeff, qui est vétérinaire, décide d'aller refaire sa vie ailleurs. Avec l'adolescent, il quitte la côte ouest et s'installe dans une petite ville de la Nouvelle-Angleterre. Ce n'est pas facile pour le garçon à qui ses camarades de classe font la vie dure. Mais il devient l'ami de Drew. Drew s'entend mal avec le nouveau mari de sa mère, le shérif Gus, beau-père détesté qui l'accable de son autorité. Gus persécute aussi le chien de Drew, un beau gros toutou qu'il finit par tuer. Consternés, les deux garçons vont enterrer l'animal dans un vieux cimetière hanté, d'où les morts reviennent... Alors pourquoi pas la mère de Jeff ?

Le premier *Pet Semetary*, réalisé par Mary Lambert, était adapté d'un roman de Stephen King et se passait dans le même patelin du Maine. C'était un bon petit film fort joliment tourné et ma foi assez efficace, épuérant juste ce qu'il faut, le film qui nous aurait fait délicieusement frissonner à treize ans. J'en dirai autant de la suite qu'on lui a inventée. J'aime bien toute la première partie, à commencer par la séquence d'ouverture, séduisant clin d'oeil au genre fantastique. La Nouvelle-Angleterre automnale et le vieux cimetière abandonné conservent leur charme nostalgique. Mais, c'est toujours pareil, lorsque les trucages et l'hémoglobine prennent toute la place et substituent leur trivialité au mystère, la magie disparaît.

J'aime assez, aussi, un certain humour bien de notre époque qui s'at-

taque plaisamment à des problèmes que vivent les jeunes, comme le désir de voir les parents réconciliés ou le malaise que l'on peut éprouver devant un beau-père autoritaire, un intrus que seules une mort et une résurrection parviendront à rendre utilisable. Bref, pas génial mais pas déshonorant non plus.

CINÉMA LIBRE PRÉSENTE

MADAME LA BOLDUC

de Isabelle Turcotte avec Jacqueline Barrette dans le rôle-titre



un hommage à la première "star" de la chanson québécoise

au Cinéma Parallèle
3682 boul. St-Laurent
à 21h00

FAMOUS PLAYERS

Les Films du Crépuscule présente
VERSAILLES Rive Gauche 13 ANS+
Avec "UN AMOUR NAISSANT" de Dorothy Todd Henaut
PARISIEN 866-3856 11:02-50-4-25-6-05-7-40-9-25
480 Ste-Catherine O. COUCHE-TARD ven-sam 11-45

DOCTEUR PETIOT 13 ANS+
PARISIEN 866-3856 12-45-2-55-5-10-7-25-9-35
480 Ste-Catherine O. COUCHE-TARD ven-sam 11-40

"Admirable. Émotion pure. Jean-Jacques Beineix a atteint sa maturité" - Minou Petrowski, Double Expresso

"Le film le plus accompli, le plus mûr, le plus réussi de Jean-Jacques Beineix" - Franco Nuovo, Le Journal de Montréal

Une vie sans amour est une vie foutue.
IP5
Un film de Jean-Jacques Beineix
avec Yves Montand Sekkou Sall Olivier Martinez
CFGL 1057 PolyGram ACTES 2 PRE-IMPORT CFCP
PARISIEN 866-3856 13-00-4-00-6-30-9-00
480 Ste-Catherine O. COUCHE-TARD ven-sam 11-25

Daniel Auteuil • Emmanuelle Béart • André Dussollier
un film de Claude Sautet
Un Cœur en Hiver
LION D'ARGENT FESTIVAL DE VENISE 1992
PRIX DU PUBLIC FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE QUEBEC
LE DEVOIR CFGL 1057 CFCP
PARISIEN 866-3856 CENTRE LAVAL 866-7776 PLAZA REPENTIGNY 867-8452
12-30-2-40-4-55-7-10-9-30 Tous les soirs 7-10-9-20 Tous les soirs 9-05
COUCHE-TARD ven-sam 11-45 COUCHE-TARD ven-sam 12-00 sam-dim-lun 3-05-9-05

L'ennemi public N°1

GILDOR ROY dans
REQUIEM 16 ANS+
POUR UN BEAU SANS-COEUR 4 SEM
UN FILM DE ROBERT MORIN CRÉMAZIE 849-FILM ALLEGRO
2510 rue St-Denis

"Hypolite Girardot DÉLIRANT dans le rôle du Barjo!"
— M.A. Barbancourt, MUSIQUE PLUS

"IRRÉSISTIBLE!"
— Franco Nuovo, JOURNAL DE MONTRÉAL

CONFESSIONS D'UN BARJO
ANNE BROCHET
RICHARD BOHRINGER
UN FILM DE JÉRÔME BOIVIN

"CONFESSIONS OF A CRAP ARTIST" by PHILIP K. DICK
STÉPHANE AUDRAN JACQUES AUDRAN JÉRÔME BOIVIN
RENAUD DANNER NATHALIE RUTTEAU PATRICK GODEAU
PRODUCTION: JEAN-FRANÇOIS PIERRE
A L'AFFICHE! BERRI 849-FILM CARREFOUR LAVAL 849-FILM
1200 rue St-Denis 2330 boul. L. Carrefour

Un film de CLAUDE CHABROL D'après le roman de GEORGES SIMENON

"Du Chabrol, du vrai! Parfaitement maîtrisé, impétueux et cynique."
— LE MONDE

"Avec Betty, Chabrol signe l'un de ses drames les plus forts."
— LE NOUVEL OBSERVATEUR

"Audacieux, provocant, amoureux. Une réussite!"
— FRANCE SOIR

"Un Chabrol du meilleur cru!"
— LA VIE

"Un thriller psychologique délicieusement amoral!"
— L'EXPRESS

Betty
MARIE TRINTIGNANT STÉPHANE AUDRAN
avec JEAN-FRANÇOIS GARREAU YVES LAMBERT CHRISTIANE MINAZZOLI PIERRE VERNIER
adaptation et dialogues CLAUDE CHABROL musique originale MATTHEU CHABROL photo BERNARD ZITZMANN (A.F.C.)
montage MONIQUE FARDOLIS son JEAN-BERNARD THOMASSON décors FRANÇOISE BENOÎT-FRESCO
costumes CRISTINE GUEGAN directeur de production YVON GRÉNY

cinel 98.5
LE DAUPHIN 849-FILM 3 SEM
2330 boulevard

Le grand cirque des moeurs contemporaines

Confessions d'un barjo

Réal : Jérôme Boivin. Scénario : Jacques Audiard et Jérôme Boivin d'après le roman de Philip K. Dick. Avec Richard Bohringer, Anne Brochet, Hippolyte Girardot. Image :

Jean-Claude Larrieu. Musique : Hugues Le Bars. France 1992. En v.o. française au cinéma Berri. 85 min.

Odile Tremblay

DRÔLE DE FILM porté sur la vague d'une chanson thème complètement loufoque et joyeuse qui vous trotte longtemps dans la tête après la tombée du rideau. Avant tout trio d'acteurs, *Confessions d'un barjo* de Jérôme Boivin est un de ces produits d'humour plus fin que la majorité des comédies de l'heure, qui a failli être vraiment comique, mais ne convainc pas totalement, faute d'avoir su meubler l'espace cinématographique avec des détails qui sonnent vrais. Mais le film pose le regard frais d'un simplet sur le grand cirque des moeurs contemporaines.

D'emblée, le spectateur est étonné, parce que les comédiens sont transplantés dans des rôles inusités, où personne, hormis Jérôme Boivin il va sans dire, n'aurait pensé les y voir. Anne Brochet que l'on a connue séductrice dans *Cyrano* ou romantique dans *Tous les matins du monde* campe ici une épouse folle et incendiaire. Quant à Hippolyte Girardot, il sera un simple d'esprit (prétentieux par surcroît) méconnaissable derrière ses grosses lunettes en bouchons de carafe qui lui donnent d'étonnants yeux globuleux. Et on le découvre vraiment drôle.



Confessions d'un barjo, un film réalisé par Jérôme Boivin d'après un roman de Philip K. Dick.

Ridicule et attachant. Richard Bohringer, en mari cocu, se tient plus près de ses rôles habituels. Le trio, inégal, sera tout de même explosif.

Mais allons-y voir. Adapté d'un roman, l'histoire appartient à l'écrivain Philip K. Dick, qui déclara avoir voulu mettre au monde avec ce barjo, le personnage le plus idiot, le plus ignorant, le moins doué de bon

sens qui soit. On veut faire découvrir les turpitudes du monde adulte à travers la perception d'un « outsider » qui n'y comprend rien et répète tout de travers, comme un enfant. L'idée, largement exploitée par les humoristes de tout poil, recèle toujours un grand potentiel comique. Hippolyte Girardot y mettra du sien.

Le barjo a une jumelle appelée Fanfan (Anne Brochet) bourgeoisement mariée à Charles (Charles Bohringer). Quand le barjo vient habiter chez eux, tout se met à aller de travers. Car à défaut de comprendre la vie, le type raisonne à perte de vue, note les propos de ses hôtes dans un carnet et dialogue avec les héros de la télé, le Capitaine Cosmo notamment. Il croit aussi à la fin du monde, et attend le jour fatal avec un groupe d'illuminés qui font tourner les tables. Entretemps, Charles se tape une crise cardiaque et Fanfan un amant. Sur cette trame folle, voguent les chassés-croisés amoureux ponctués des colères de Fanfan et des commentaires de l'ahuri.

Le charme du film tient en bonne partie à l'interprétation délirante d'Hippolyte Girardot, qui nous donne un barjo hybride du professeur Tour-

nesol et de l'idiot du village. Il tient aussi à la forte présence de Bohringer, brave terrien enraciné dans sa glèbe confronté à la cocasserie des jumeaux dont il partage la vie. Mais Anne Brochet n'est pas à son meilleur, forçant son personnage de bombe femme, qu'elle joue toujours un ton trop haut, à l'extérieur d'elle-même. Difficile d'y croire. Et le décor manque de ces petits détails muets qui sonnent vrais et vous campent une action, comme sait si bien le faire Chabrol. Boivin n'est pas Chabrol.

Confessions d'un barjo aurait pu se creuser davantage. Dans l'ombre du trio infernal, les personnages secondaires sont mal exploités, voire inconsistants. Plus forts, ils auraient donné de la profondeur de champ et une crédibilité à l'histoire. Les enfants du couple, l'amant de madame, les animaux domestiques supposément importants, restent dans le flou. Et le trio flotte un peu dans les airs, sans cadre. Comme si chaque acteur venait faire son petit numéro. Mais il y a une réflexion derrière le film, un second degré de lecture font de la comédie une petite satire de moeurs gloussante qui nous arrache des rires.

GRAND PRIX D'INTERPRÉTATION VENISE 92

GLENGARRY GLEN ROSS

UN FILM DE JAMES FOLEY

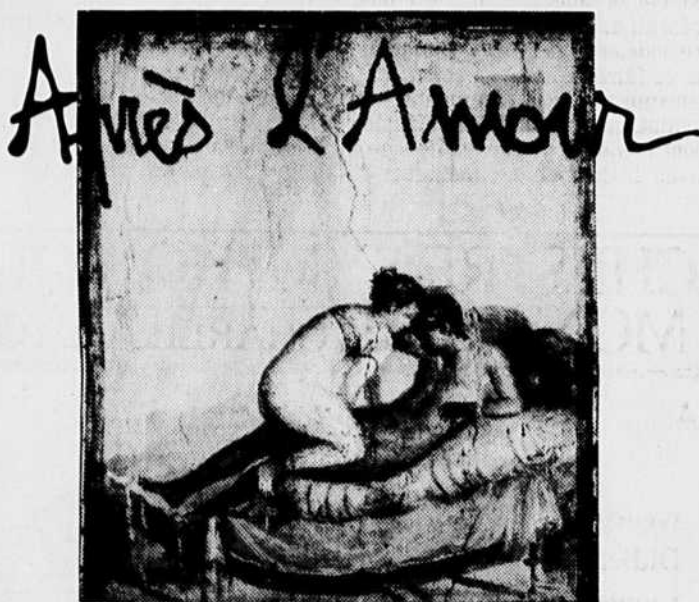
AL PACINO JACK LEMMON ALEC BALDWIN ED HARRIS

ALLIANCE VIVAFILM NEW LINE CINEMA
GLENGARRY GLEN ROSS JAMES FOLEY
AL PACINO JACK LEMMON ALEC BALDWIN ED HARRIS
ALVIN KIRBY KEVIN SPACEY JONATHAN PRICE

VERSION FRANÇAISE
BERRI 1200 rue St-Denis
BROSSARD 849-FILM 6500 boul. Taschereau
LE FAUBOURG 849-FILM 1016 Ste-Catherine
CÔTE-DES-NEIGES 849-FILM 5700 Côte-des-Neiges

“Le ‘CÉSAR ET ROSALIE’ des années ‘90.”

ISABELLE HUPPERT
BERNARD GIRAudeau & HIPPOLYTE GIRARDOT
LIO & ATTAL



Fresque à Pompéii - Scène érotique où la femme prend l'initiative

UN FILM DE
KURY'S

ALLIANCE VIVAFILM présente KURY'S APRÈS L'AMOUR

MUSIQUE YVES SIMON COSTUME JUDITH REVAL LAURE KILLING INGRID HELD JEAN-CLAUDE DE GOROS
SCÉNARIO DIANE KURY'S MONTAGE ANTOINE LACOMBLEZ RÉALISATION FABIO CONVERSI MONTAGE BERNARD BATS
MONTAGE HERVÉ SCHNEID
MONTAGE TONY EGRI MONTAGE PHILIPPE LIEVRE MONTAGE ROBERT BENMUSSE MONTAGE JEAN-BERNARD FETOUX

ALLIANCE VIVAFILM La Presse CFGL 1057 MARTINI

A L'AFFICHE! 2:00 - 5:10 - 7:20 - 9:30 Sam. et Dim. : 1:45 - 4:00 - 7:00 - 9:20
SEM. : 7:00 - 9:20

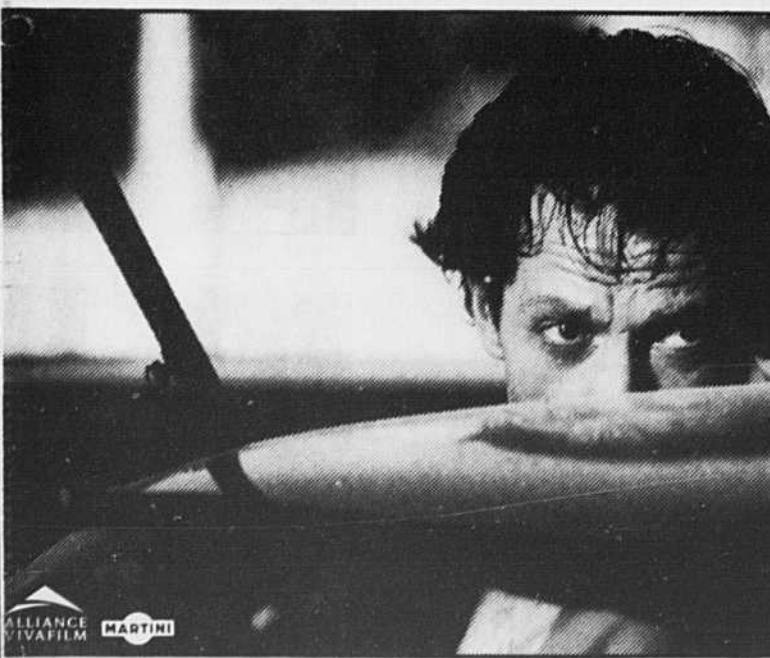
UNE DIMENSION NOUVELLE DANS LA GRANDE AVENTURE DE LA SCIENCE-FICTION

Le cinéaste de “Force Majeure” et Philippe Volter, la vedette du “Maître de Musique” renouvellent le genre et font l'unanimité de la critique internationale.

“L'ESPACE MENTAL OUVERT PAR JOLIVET CONSTITUE UN DÉFI MAGISTRAL. ENCORE!”

PREMIERE

simple mortel



ALLIANCE VIVAFILM présente SIMPLE MORTEL, un film de Pierre Jolivet
PHILIPPE VOLTER · CHRISTOPHE BOURSEILLER avec la participation de Nathalie Roussel
et de Roland Giraud Scénario et dialogues Pierre Jolivet Montage Serge Perathoner · Jannick Top
Image Bertrand Chartry Direction de production Ginette Mejinsky Réalisation Pierre Jolivet

A L'AFFICHE! 1:45 - 3:45 - 5:45 - 7:45 - 9:45

DESJARDINS 849-FILM BASILAIRE 1

Deux “Prajevitziens” égarés dans Paris, sans argent ni passeport. Ils prétendent venir de Prajevitza, un pays qui ne figure sur aucune carte.

“Une surprise rare que cette première véritable comédie européenne des années quatre-vingt-dix, un ‘À VOIR ABSOLUMENT’.”

- Francine Laurendeau, LE DEVOIR

GUY PION · ANGELA MOLINA · PIOTR ZAITCHENKO

KRAPATCHOUK

écrit et réalisé par: Enrique Gabriel LIPSCHUTZ

A L'AFFICHE! DESJARDINS 849-FILM BASILAIRE 1 prima film

GERARD LAMVIN BEATRICE DALLI
LA BELLE HISTOIRE
LE PLUS MUSICAL DES FILMS DE CLAUDE LELOUCH

DESJARDINS 849-FILM BASILAIRE 1 CARREFOUR LAVAL 849-FILM 2330 boul. Le Carrefour TERREBONNE 871-6641 1071 Chemin du Coteau ST-ADELE 229-7655 Cinéma Pina

“...c'est véritablement un ‘trip’ que nous fait faire Solanas...”
et les métaphores font rire constamment!”

— Yves Harniel, JOURNAL DE MONTRÉAL

“...d'une richesse et d'une beauté visuelle étonnantes... l'un des films les plus remarquables de ces dernières années!”

“L'humour de Solanas est corrosif. Et très efficace...”

— Serge Dussault, LA PRESSE

“Un hymne poétique avec des images fabuleuses..., un des temps forts du Festival de Cannes.”

— Franco Nuovo, JOURNAL DE MONTRÉAL



COMPÉTITION OFFICIELLE CANNES 1992

En version originale avec sous-titres français

Avec la musique envoûtante de ASTOR PIAZZOLA!

Un film écrit et réalisé par FERNANDO E. SOLANAS

avec WALTER QUIROZ et DOMINIQUE SANDA · RITO PAEZ
Musique EGBERTO GIGANTI · ASTOR PIAZZOLA · FERNANDO E. SOLANAS · Directeur de la photographie FELIX MONTI
Montage ALBERTO BORELLO · JACQUES GALLARD · JACQUELINE MAREL · Producteur délégué ENRIQUE EL KADRI

AEROLINEAS ARGENTINAS REVALTOURS Club Aventure VTR dialog

LE DAUPHIN 849-FILM 2396 Beaudry est 2. SEM. MALOTFILM DISTRIBUTION



Les rues de San Salvador, film réalisé par Pierre Marier et Victor Regalado.

Le chemin de la paix

Les rues de San Salvador
Réal. Victor Regalado et Pierre Marier

Le songe du diable
Réal. de Mary Ellen Davis. À l'affiche au Cinéma Parallèle du 9 au 12 octobre.

Clément Trudel

TOUCHANT ÉPITAPHE à un journaliste et à un photographe assassinés en 1980, le film de Victor Regalado et de Pierre Marier sur la répression des communautés autochtones au Guatemala constitue un commentaire visuel sur une capitale meurtrière dont les carrefours ont vu périr tant de civils au cours d'une guerre qui a duré 12 ans.

Qu'on se rappelle la mort de Mgr Romero, ou celle des six jésuites qui ont payé de leur vie la dénonciation des injustices sociales au Salvador, et l'on aura idée de la tâche difficile de remettre ce pays, comme le veut l'accord signé à Mexico en janvier, sur le chemin de la paix.

Jaime Suarez Quemain, journaliste-poète, et Cesar Najarro, photographe, sont en quelque sorte nos guides dans les marchés, sur les places, dans les venelles et les quartiers où vit le petit peuple. Le fond sonore nous apporte parfois des échos de fusillades, mais surtout une musique de danse (espoir ?) et la répétition de vers de Suarez qui voudrait bien arrêter le temps « sans rester silencieux ». Le poète disait aspirer à « nettoyer cette ville de son immondice ». L'intrigue est légère: un résis-

tant joue de prudence pour se procurer d'une vendeuse de légumes un fusil dont il prend livraison la nuit. Le reste est fait d'exploration d'une ville dont on sait que le calme apparent n'est qu'un masque à en juger par la profusion de graffiti appelant à un changement, par la présence obsédante des croix de cimetières et par les prouesses de ce cracheur de feu actif à un carrefour...

Au même programme, chaque soir à 21h, on peut voir *Le songe du diable* dont le fil conducteur est une légende remontant au Moyen-Âge espagnol sur les 24 diables, artifice qui permet, au Guatemala, de citer symboliquement à la barre des accusés tous les pouvoirs répressifs et profiteurs (Voir LE DEVOIR du 2 avril 1992). Ce film vient de recevoir le Award Merit de l'Association des études latino-américaines (LASA) aux États-Unis. La thèse du film est qu'au Guatemala s'est développée une « guerre contre les pauvres » et que les « élites » persistent à pourchasser paysans et gagne-petit perçus comme des subversifs ou des communistes.

Ce film de Mary Ellen Davis est à rapprocher, quant à la force de dénonciation, du documentaire de Félix Zurita (*La mémoire du vent*) qu'a présenté il y a un mois le cinéma ONF du complexe Guy-Favreau; film où l'ex-président guatémaltèque Lucas Garcia témoigne de sa bonne conscience, alors que l'ensemble du film dénonce les séquelles d'une politique de mépris et de répression dont Lucas Garcia fut l'instigateur au début de la décennie quatre-vingt.

CINÉMA

Pleins feux sur l'éternelle crise d'identité canadienne

Entre la langue et l'océan

Réal. montage et scénario Oliver Hockenhull. Images John Houtman, musique Dennis Burke. Canada 1991, 95 minutes. Au cinéma Parallèle jusqu'au 12 octobre, puis au cinéma ONF (Guy-Favreau) du 20 au 25 octobre.

Clément Trudel

HISTORIQUE-HYSTÉRIQUE ? L'auteur du film *Entre la langue et l'océan* (« Exile », en anglais) qualifie ainsi la fable qu'il nous propose avec, comme prétexte, la Rébellion de 1837-1838. Le journal d'exil d'un Patriote, François-Maurice Lepailleur — beau-frère de l'un des « chefs infâmes de la révolte », le notaire J.-N. Cardinal, qui sera pendu au Pied-du-Courant — servira de fil conducteur à cet exposé sur la perpétuelle crise d'identité canadienne. Avec ce film satirico-dialectico-paillard, Olivier Hockenhull (né à Montréal, de mère francophone) ne risque pas de passer inaperçu.

Le film s'interrompt un moment. L'on croit à une coupure de censeur. Censure ou clin d'œil ? Ce qu'on ne voit pas sur l'écran obscurci, c'est le corps de Pierre Laporte dans la malle arrière d'une voiture! Entre les vastes étendues de forêts canadiennes entrevues par la fenêtre d'un train rapide, de grands O se glissent, comme dans *zéro*, puis l'on aboutit à plus percutant: O...KA. *Entre la langue et l'océan* se complait parfois dans des scènes que l'on pourrait relier à un humour noir susceptible de faire long feu: le cadavre presque putréfié de Chénier est atteint de priapisme, mais l'on s'en sert comme d'un médium-philosophe; il en va de même lorsqu'on insiste sur les 12 souris partageant la couche du Patriote exilé, ou au moment où le gouverneur général déguste son thé... entouré de porcs. Hockenhull se moque de l'ineptie des coloniaux britanniques et de tous les pouvoirs. Il invite même le spectateur à revoir le film plusieurs fois, à cumuler les lectures possibles.

Pour ma part je crois avoir aperçu une référence à un 32 décembre! L'auteur ne pose pas à l'oraculaire, il se fait « intemporel », surréaliste par moments. Hockenhull sait capter à la fois l'émotion et le ridicule de certains états d'âme. Il insère dans son film un clip superbe où une cantatrice en robe du soir chante le plus sérieusement du monde *Les feuilles mortes*... de Prévert-Kosma, tandis que geint un violoncelle. En filigrane, on aura perçu un commentaire sur les déchirements sporadiques entre Français et Anglais tandis que, entre deux fusils archaïques, des feuilles d'érable s'amoncellent avec, en toile de fond, la bataille des Plaines d'Abraham.

Un personnage sénile, sur son « green » de golf, avouera: « nous n'avons plus de nouvelles idées ». Il faut



Entre la langue et l'océan: réalisation, montage et scénario d'Olivier Hockenhull.

se rappeler que le cinéaste a un faible pour l'« underdog » et qu'il nous parle à la manière de James Baldwin de victimes qui se révèlent menaçantes dès lors qu'elles savent bien traduire en paroles leur sort. Patriote est ici synonyme de vaincu, mais les Américains, eux, ne chantent-ils pas la gloire de leur rébellion réussie ?

Doit-on noter l'effet cumulatif de passages quelque peu sulfureux ? Un curé près d'un prie-Dieu récite un mandement épiscopal de 1840 adressé aux « Canadiens affligés », tandis qu'un bagnard et sa muse prennent leur pied dans le lit tout à côté. Effet d'avant-garde, comme le suggère un magazine de Vancouver ? Il n'y a pas là de *Viridiana* bis. Hockenhull fait dans la provocation, avec insistance, il mélange rappels historiques et scènes contemporaines. Un chien se gave de fèves au lard en conserve (étiquette bilingue)

tandis que l'on nous explique l'autoportrait de Champlain faisant le coup de feu contre les Indiens. C'est Richard Desjardins qui a choqué avec son « Chiens de Français », mais dans le film, cela tourne court.

En début de programme, un premier film réussi d'Arthur Tarnowski, étudiant en Communications à Concordia: *A Cold February Day*, court métrage de 8 minutes sur la pendaison du Fenian Whelan à Ottawa en 1869. Il s'agit de l'assassin présumé de D'Arcy McGee, l'un des Pères de la Confédération. Tarnowski a tourné sur les lieux mêmes où l'on tint la dernière pendaison publique au Canada, devant 5000 badauds! La prison de la rue Nicholas est devenue auberge de jeunesse, mais durant ces huit minutes, on la revoit sinistre dans des éclairages bleutés à l'occasion de ce drame qui met en présence curé et pénitent dans le rituel habituel.

Pour mieux comprendre les trois Amériques

Illuminations Panorama de films et vidéos des premières nations

Du 12 au 18 octobre au Musée de la civilisation à Québec. À Montréal, du 13 au 25 octobre, simultanément dans trois salles de projection différentes.

Sylvie Moisan

Collaboration spéciale

QUÉBEC — Ce cocktail de documentaires, de fictions, de films d'animation et de cinéma expérimental devrait permettre au spectateur de découvrir ou d'approfondir sa connaissance des cultures autochtones des trois Amériques.

Actuelle et engagée, la programmation d'*Illuminations*... est divisée en trois volets. *Regards amérindiens* est d'abord une sélection de productions récentes (90-92) regroupant des cinéastes et des vidéastes, souvent autochtones, d'Amérique. *Le Festival latino-américain des peuples indigènes* est une rétrospective des films primés lors de la tenue de ce festival, dont la dernière édition avait lieu en juin 92 à Lima, au Pérou. Quant au troisième volet, *Rétrospective de l'Office national du Film*, il présente plus de cinquante ans de cinéma sur les autochtones produit par cet organisme. Dans la section *Regards amérindiens*, 41 des 75 films présentés sont l'œuvre de réalisateurs autochtones, dont 32 (sur les 49) provenant d'Amérique du Nord. Ce n'est toutefois pas le cas pour les deux autres volets dont les films sont pour la plupart réalisés par des blancs. Environ la moitié des films seront en français ou sous-titrés.

Près de 65 nations autochtones vivant sur le continent, depuis la Terre de feu jusqu'aux glaciers du Grand Nord québécois, seront représentées dans cette programmation qui regroupe une centaine de films. Plusieurs réalisateurs seront sur place à Montréal, dont, entre autres, M. Wil Campbell d'Edmonton, coréalisa-

teur, avec M. Gil Cardinal, du film *The Spirit Within*, Mme Martha Rodriguez, une métisse de Colombie qui a réalisé *Our Land, Our Memories and Our Future*, M. Fidel Moreno, Yaqui/Huichol, qui signe entre autres *Peyote Road*. M. Moreno est un des trois réalisateurs autochtones engagés par Kevin Kostner qui travaille actuellement à la production de 10 documentaires sur les autochtones d'Amérique. M. Vincent Carelli, du Brésil, présentera son film *L'esprit de la télé*. M. Carelli enseigne les techniques de la vidéo aux autochtones brésiliens qui s'en servent comme archives. Les autochtones filment les engagements que prennent les représentants du gouvernement à leur égard. Le document vidéo leur sert de preuve lorsqu'il y a litige. L'avantage de ce procédé est de leur permettre de conserver leur culture orale, car la plupart d'entre eux ne parlent pas le portugais. À Québec, le réalisateur Maurice Bulbulian, de l'ONF, sera sur place pour présenter son film *L'Indien et la mer* dimanche le 18 octobre.

On présentera également quelques primeurs comme le film *Imagining Indians* de Victor Masayesva, un Hopi des États-Unis. Dans ce film, l'auteur jette un regard sur les relations entre les blancs et les autochtones durant le tournage de grandes productions hollywoodiennes comme *Dances With Wolves*. On découvre tout ce qu'un plateau de tournage et son équipe envahissante peuvent avoir comme impact sur la vie quotidienne des communautés indigènes.

Ce panorama, qui n'est pas un festival compétitif, est organisé par Vidéo Tiers-Monde, un organisme sans but lucratif, spécialisé en communication pour le développement des pays du Sud. Dirigé par M. Alain Ambrosi, cet organisme a mis sur pied un réseau d'échanges et de diffusion entre vidéastes des cinq continents. Pour ce faire, Ambrosi a cofondé un organisme non gouvernemental, Vidéazimut, qui regroupe des vidéastes et dont l'objectif ultime est de « promouvoir le droit de communiquer et

l'accès à la production et à la distribution d'images et de voix souvent marginalisées ». Vidéo Tiers-Monde a également pour objectif d'encourager la formation et de favoriser l'apprentissage de la production vidéo chez ses membres.

Illuminations est un événement qui s'inscrit dans le cadre des célébrations de 1992 soulignant le 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par les Européens; il permettra, selon ses organisateurs, la diffusion d'œuvres qui témoignent de la vie des sociétés autochtones du continent. Il sera l'occasion pour le spectateur de s'interroger sur les projets de société des autochtones et lui permettra de s'initier aux valeurs et aux coutumes de ces peuples. L'an dernier Vidéo Tiers-Monde avait présenté, en collaboration avec le Musée de la civilisation de Québec, *Caméra d'Amérique latine*. Le succès remporté par ce festival avait confirmé le vif intérêt du public pour ce type d'événement cinématographique.

Pour le Musée de la civilisation de Québec, *Illuminations, panorama de films et vidéos des premières nations* rejoint la préoccupation du Musée de mettre en valeur la diversité des cultures. L'exposition *Rencontre des deux mondes*, soulignant le 500^e anniversaire des premiers contacts entre la culture européenne et la culture amérindienne, propose au public, jusqu'au 3 janvier 1993, une réflexion sur les échanges interculturels de ces deux groupes humains. Mentionnons qu'à Montréal aura lieu, parallèlement au *Panorama*, un colloque sur les médias autochtones, organisé conjointement par Vidéo Tiers-Monde et le département de Communication de l'Université McGill. Le colloque se tiendra dans les locaux de l'université les 23 et 24 octobre et l'entrée est libre.

Les projections auront lieu dans les salles 1 et 2 du Musée de la civilisation à Québec et à la Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal, à la salle Marie-Gérin-Lajoie de l'UQAM et à la salle de l'ONF du complexe Guy-Favreau, à Montréal.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS GALA

Charles Dutoit, chef

Colette Alliot-Lugaz, soprano
Catherine Dubosc, soprano
Marie-Françoise Lefort, soprano
Odette Beaupré, mezzo-soprano
Claudine Carlson, mezzo-soprano

Georges Gautier, ténor
Didier Henry, baryton
Lionel Sarrazin, basse
Choeur de l'OSM,
Iwan Edwards, dir.

Mardi 13 et mercredi 14 octobre, 20h00

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

LES GRANDS CONCERTS

Charles Dutoit, chef

Joshua Bell, violon

Mardi 20 et mercredi 21 octobre, 20h00

PROKOFIEV: L'Amour des trois oranges, suite
PROKOFIEV: Concerto pour violon, no 1 (le 20)
PROKOFIEV: Concerto pour violon, no 2 (le 21)
SIBELIUS: Valse triste
SIBELIUS: Symphonie no 5

Commanditaires: 20 octobre Xerox Canada Ltd./Itée

21 octobre comcheq
BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

LES CONCERTS AIR CANADA

Charles Dutoit, chef

Mardi 27 et mercredi 28 octobre, 20h00

IBERT: Hommage à Mozart
IBERT: Bostoniana (le 27)
IBERT: Louisville Concert (le 28)
IBERT: Suite symphonique «Paris»
TCHAIKOVSKI: La belle au bois dormant, acte III

Co-commanditaire: Succession J.A. DeSève

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 26,00\$ 35,50\$

Les dimanches STANDARD LIFE

Gunther Herbig, chef
Richard Roberts, violon
Neal Gripp, alto

Dimanche 1er novembre, 14h30

LISZT: Les Préludes
MOZART: Sinfonia concertante pour violon et alto, K. 364
DVORAK: Symphonie no 8, opus 88

Co-Commanditaire: CANADA STEAMSHIP LINES INC.

BILLETS: 7,75\$ 12,25\$ 16,50\$

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts en sus)



mensonges

de Paul Wheeler
traduction de Olivier Reichenbach
mise en scène de Sophie Clément
avec

Véronique Le Flaguais
Alexis Martin

et les concepteurs Michel Beaulieu, François Laplante, Alain Roy, Stéphane Roy, Jean Sauvageau.

Mardi à samedi 20h. Dimanche 15h.

RÉSERVATIONS: 845-7277

SOPHOCLE

MISE EN SCÈNE LOUISE LAPRADE

ANTIGONE

TRADUCTION JACQUES LACARRIÈRE

avec
ISABELLE BROSSARD
DENIS MERCIER
et
JEAN-FRANÇOIS BEAUPRÉ
ANNE-MARIE DESBIENS
NADIA DROUIN
LUC HATIN
MICHEL MONTY
MIREILLE NAGGAR
ALINE PINSONNEAULT
SOPHIE PRÉSENT
SYLVAIN SCOTT
CATHERINE SÉNART
CHRISTOPHE TRUFFERT
décor
STÉPHANE ROY
costumes
JEAN-YVES CADIEUX
musique originale
PIERRE MOREAU
éclairages
CLAUDE ACCOLAS
maquillages et coiffures
ANGELO BARSETTI

du 15 OCTOBRE au 6 NOVEMBRE

LES BILLETS DE LA NCT SONT ÉGALEMENT DISPONIBLES AUX GUICHETS DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET DE LA LICORNE.

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 253-8974



DANSE

LA SCÉNOGRAPHE DES *BONNES* DE JEAN GENET, À L'ESPACE GO

Les boîtes à vertige de Danièle Lévesque

Gilbert David

DEPUIS 10 ANS qu'elle est sortie de la section « Scénographie » de l'École nationale de théâtre, Danièle Lévesque, l'une des rares femmes à faire ce métier au Québec, a fait plus qu'une roue de sa bosse d'un théâtre à l'autre, plus que remplir son carnet de commandes, elle a imposé sa griffe, et donné à la scène des images singulières, inoubliables, parmi les plus percutants qui soient.

La scénographie a signé des productions qui ont soulevé l'admiration de la critique comme du public — comme quoi l'audace peut faire bon ménage avec le succès ! On se souviendra sans peine de la grande plaque d'asphalte crevassée de *La Médée d'Euripide*, au TNM en 1986, de ses colonnes de réfrigérateurs pour *Bonjour, là, bonjour*, dans une mise en scène de Cyr au TNM en 1987, des rangées de modèles miniatures de véhicules, alignés devant la chambre-refuge des adolescents d'*À quelle heure on meurt ?*, d'après des textes de Ducharme, en 1988.

On lui doit également la conception scénographique pour *L'Éveil du printemps* au Quat'Sous et pour *L'Annonce faite à Marie* à la chapelle du Grand Séminaire, une coproduction de l'Espace Go et du Festival de théâtre des Amériques en 1989. L'année suivante, elle conçoit coup sur coup des espaces saisissants pour *Les Femmes savantes* (NCT), *HAHA !...* (TNM) et *Un oiseau vivant dans la gueule* (Quat'Sous). Depuis 1991, elle a été associée à trois reprises à Lorraine Pintal dans des spectacles où la mise en scène et la scénographie, sans parler des éclairages et des costumes, établissent des rapports décapants, exemplaires, face aux œuvres : *Hosanna* (Quat'Sous), *Ines Pérée et l'Inat Tendu* (TNM) et *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (Duceppe).

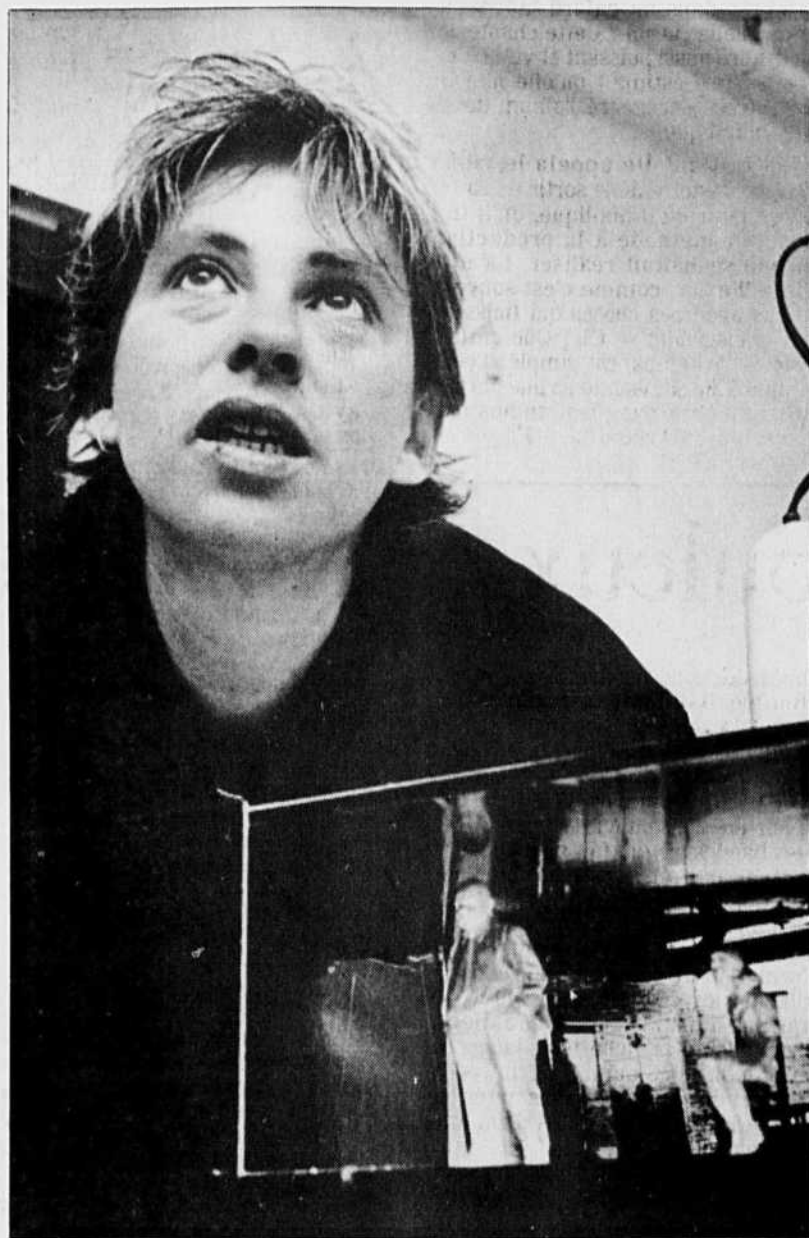
Le premier sens du mot « scénographie » renvoie à l'art de représenter en perspective. Il faut en effet remonter à la Renaissance italienne pour voir le fameux « point de fuite » devenir la mesure-étalon de la peinture et de la représentation théâtrale, de façon à créer l'illusion de la

profondeur chez la première et à déporter vers la scène l'esthétique du tableau pour la seconde. Par la suite et pendant longtemps, les grands maîtres de l'illusion scénique seront des peintres. Ce sera le triomphe de la toile peinte... et de la décoration, toujours luxueuse (pour épater le bourgeois) et souvent remplie d'in-vraisemblances. Il faut attendre le tournant du siècle en Europe pour assister à une révolution en ce domaine : Adolphe Appia et Edward Gordon Craig vont chasser les vieilleries décoratives, ignorer superbement le « faire vrai » du naturalisme naissant, récuser l'illusion de surface, que dénonce au demeurant la présence charnelle des acteurs, et jeter les bases du langage scénographique moderne.

Apparaît alors ce qu'il faut bien appeler un nouveau paradigme, un code triangulaire : espace-acteur-lumière. Si bien que la scénographie n'est plus qu'un autre mot pour celui de mise en scène, c'est-à-dire une véritable écriture dans l'espace, à la fois concrète et abstraite, toujours en quête de tensions dynamiques entre l'environnement scénique et le jeu corporel des interprètes. La scène devient ainsi le lieu d'une totalité expressive et la scénographie renonce définitivement à reproduire fidèlement la réalité.

Le théâtre, pense-t-on, n'est pas la vie. Il a droit à son autonomie artistique, à ses langages propres, à sa vérité poétique. Comme la photographie qui a libéré la peinture du « sujet » reconnaissable, le cinéma oblige le théâtre à redéfinir son expression plastique. La dramaturgie, de son côté, n'a pas toujours suivi ces bouleversements scéniques au 20^e siècle, notamment sur les scènes du Boulevard qui s'appuient sur une décoration ostentatoire et soi-disant réaliste. Au Québec où à long temps prévalait l'approche pittoresque du décor joli et bien patiné, et au mieux le décor-décor comme on dit le roman-roman, l'imaginaire scénographique a profité assez récemment de l'émergence de visions différentes en mise en scène.

À la suite des Ronfard (Jean-Pierre) et Brassard qui ont ouvert la voie et qui ont exploré de nouvelles



Danièle Lévesque : « J'ai une véritable obsession des cadrages et du cinéma. Hitchcock est mon cinéaste de prédilection. »

impression : *Prospero's Books*, de Peter Greenaway, *Naked Lunch*, de David Cronenberg, *Barton Fink*, des frères Cohen... Bien entendu, elle aimerait faire du cinéma, à condition que ce ne soit pas comme décoratrice-assemblée — même s'il faut aussi penser à gagner sa croûte, se rattrape-t-elle —, si possible derrière l'objectif.

Lévesque, en plus du cinéma, se nourrit beaucoup de photographies d'actualité, pour la charge émotionnelle de ces véritables instantanés de réel. « Pour *Les Bonnes*, je voulais prendre une photographie d'Andy Warhol qui l'avait utilisée pour des sérigraphies. Cela montre l'intérieur d'une salle d'exécution où se trouve une chaise électrique vide. Cette dimension de la réalité scénique, des metteurs en scène comme Lorraine Pintal, René Richard Cyr, Alice Ronfard, Denis Marleau, Jean Asselin, Robert Lepage (pour nommer les principaux) ont développé, notamment au cours de la dernière décennie, de fécondes collaborations avec des scénographes comme Claude Goyette, Michel Crête, Daniel Castonguay, Stéphane Roy... et Danièle Lévesque.

Toute vêtue de noir, un peu beaucoup nerveuse à la veille du montage en salle de sa scénographie pour *Les Bonnes* que met en scène René Richard Cyr à l'Espace Go, Danièle Lévesque est arrivée au rendez-vous en apportant la maquette de sa conception. Avec le photographe du journal, nous essayons une petite scène où elle zébrure en biais l'intérieur du lieu en miniature qu'elle a imaginé et qui porte, à vue d'oeil, la marque de son style, à la fois dépouillé, déstabilisateur et métaphorique.

Comment s'y prend-elle pour arriver à dégager un espace troublant et suggestif ? « J'ai une véritable obsession des cadrages et du cinéma — Hitchcock est mon cinéaste de prédilection —, et j'essaie toujours au théâtre d'accuser le point de vue comme si j'étais une caméra », affirme-t-elle. « Il me faut parvenir à saisir l'essentiel de mon rapport à l'oeuvre et obtenir, par la découpe de plans, une image qui engendre une émotion solide, dans le prolongement du texte ». Elle cite en vrac des films récents qui ont fait sur elle une forte

image m'a saisie et je voulais, en l'agrandissant, lui faire occuper tout le fond de scène. Comme nous n'avons pas eu les droits, j'ai tout de même conservé l'idée d'une photographie d'un lieu-cellule immense mais clos, assez angoissant, en tant qu'image mentale des deux soeurs dans la pièce de Genet ».

L'espace avant où se tiendront Claire et Solange, les bonnes, pour leur rite sacrificiel sera, lui, comme écrasé, entre un plancher surélevé, fait de dalles réfléchissantes, et un plafond arrêté à six pieds de hauteur. « J'essaie toujours de décoller du rapport descriptif et d'inventer un lieu fantasmagorique », précise-t-elle. « Je me suis intéressée dans *Les Bonnes* aux dimensions de reflets, de doubles et de gemellité qui sous-tendent l'étrange cérémonie dans laquelle se piègent les deux filles. Je joue intuitivement avec les vides et les cadres et j'ai eu souvent recours à une structure qui met une boîte dans la boîte scénique, pour créer une espèce de vertige où le regard du spectateur est comme aspiré ».

Le temps a filé si vite, entre la séance de photos et son retour au théâtre, que nous nous séparons sans avoir eu la possibilité d'examiner plus avant ses relations à la mise en scène et aux autres collaborateurs d'une production théâtrale. « Quand je dis « je », a-t-elle pourtant insisté, il faut entendre un gros « nous ». Par exemple, sans la compétence et la magie du concepteur d'éclairages une scénographie reste un corps sans vie. Et il va de soi que l'apport du metteur en scène est déterminant ». L'espace manque ici — qui a dit que les concepteurs n'ont rien à dire ? — pour expliciter ses frustrations devant les producteurs (eux-mêmes coincés) qui doivent « toujours dire que ça coûte trop cher », et pour cerner le rôle capital que doit jouer un directeur technique s'il ne veut pas mutiler un projet qui voit son budget brutalement comprimé... Il faudra bien y revenir, dans le contexte préoccupant du sous-financement des théâtres, ce qui rend de plus en plus intenable le pari de satisfaire un public dont les exigences, elles, sont en progression constante. Non ?

DÉCOUVREZ LE MEILLEUR DES DEUX MONDES

AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

Le 12 octobre 1492, Christophe Colomb découvre le Nouveau Monde.

500 ans plus tard, Radio-Canada fait le voyage à rebours et rejoint l'Ancien Monde sur les ondes de la francophonie.

Partagez une expérience unique avec des millions d'auditeurs de la France, de la Belgique et de la Suisse.

3 ÉMISSIONS SPÉCIALES UN WEEK-END SANS FRONTIÈRES



Samedi 18h
FINALE DU
CONCOURS
DE JAZZ
CRPLF



Dimanche 12h10
L'INVENTION DE L'AMÉRIQUE
Débat réunissant des
écrivains d'Europe
et d'ici.



Lundi 15h30
CONCERT EURORADIO
Charles Dutoit et l'OSM créent
une oeuvre de Gilles Tremblay
commandée par Radio-Canada.



SRC
RÉSEAU FM STÉRÉO

Écoutez
la différence

CBJ-FM 100.9
Chicoutimi

CBAL-FM 98.3
Moncton

CBF-FM 100.7
Montréal

CBQX-FM Stéréo 102.5
Ottawa-Hull

CBV-FM Stéréo 95.3
Québec

CJBR-FM 101.5
Rimouski

CBF-FM 104.3
Trois-Rivières

JAZZ

Un chrono suisse dans le blues d'Etta James

Serge Truffaut

GRÂCE À SA longue, sa très longue fréquentation des studios de Memphis et de Detroit, New York et Chicago, Jerry Wexler, Monsieur Wexler, a orienté les regards de milliers d'innocents en direction de LA terre sainte musicale, soit... le Gospel, nom dé Diou !

Heureusement pour nous, une propension naturelle au scepticisme l'a toujours empêché de sombrer dans une quelconque illumination religieuse. De sorte que, le Gospel mis à part, ce producteur savant et généreux a su également orienter les regards d'en haut vers le *rythm and blues*, cette musique considérée comme trop païenne par les « gosseliens » pour qu'ils songent, ne serait-ce qu'une seconde, à apprivoiser les paroles *I Never Love A Man The Way I Love You*.

Bref, le genre premier degré, le style « gros matou ou grosse matronne rempli d'affection », ça n'a jamais été la tasse de thé d'une Mahalia Jackson. Que Dieu, tout de même, la bénisse. Comme il devra



bien bénir cet athée de Wexler pour avoir guidé les subtilités vocales de Aretha Franklin, Etta James, Wilson Pickett, Otis Redding, Bob Dylan et autres Ray Charles.

Il y a plusieurs mois de cela, Monsieur Wexler pris sa retraite. Pendant ce temps, la mère Etta James, quelque part à Los Angeles, se morfondait. Après quarante années de bons et loyaux services dispensés aussi bien pour le bénéfice du blues que de sa progéniture, elle se mit à sombrer dans un cafard lancinant. Pour quelle raison ? Cette chanteuse au timbre aussi puissant et vif qu'une « roquette » estimait qu'elle n'avait pas encore enregistré l'album de sa vie. Ça fait que...

Ça fait qu'elle appela le vieux Wexler, histoire de le sortir de sa réserve pour qu'il applique, qu'il impose SA méthode à la production qu'elle souhaitait réaliser. La manière Wexler, comme c'est souvent le cas avec ces choses qui finissent par transcender — Oh ! Que ça fait chic —, le temps, est simple. Toute simple. Elle se résume en une phrase aussi célèbre dans les studios des États que d'Argentine : *Play The*

Shit Out of You. C'est pas une blague, mais bien une réalité linguistique.

Bon. Nos deux lascars s'entendent. Toi tu chantes, moi je m'occupe du reste. Pour la zizique, c'est pas compliqué, j'appelle d'abord Hank Crawford, le saxophoniste qui avait compris « les qualités de Ray Charles mieux que Ray Charles lui-même », dit Wexler, et je lui demande d'écrire les arrangements. Pour la batterie, je convoque Steve Ferrone, celui qui a des castagnettes à la place des pieds.

Pour la guitare, je prends cet enfoiré de Steve Cropper, l'architecte en chef du Soul à la sauce sudiste. À la basse, je prends un métronome. Il n'y en a qu'un. C'est Willie Weeks, le pied-nickelé du *After Midnight*. Puis, histoire de le provoquer, j'introduis de jeunes loups dans le bergerie, soit Lucky Peterson à la guitare et à l'orgue, la B-3, Frankie Crawford aux claviers, Mike Haynes et Gary Armstrong aux trompettes. Armstrong... Il porte bien son nom celui-là. Ensuite...

Ensuite, je convoque le pianiste Clayton Ivey. Je lui ordonne une chose. Une seule. « Toi tu vas faire le

communisme. Tu vas jouer pour tous les autres afin de te transformer en point de convergence qui rassemble les autres. Il paraît que c'est ça la dialectique. Ne me demande pas ce que c'est parce que j'en sais foutre rien. Tout ce que je sais, ce que dans toute réalisation humaine qui nécessite l'emploi de plusieurs bipèdes, il faut un martyr. Il paraît que les cocos sont champions là-dedans. En clair, c'est toi le martyr. Tu lies la sauce et tu écrites. Cibole ! »

Manque quoi ? Le programme ! Correct. Dis donc ma vieille, qu'as-tu fait dans ta vie ? « J'ai chanté avec Muddy Waters. J'ai élevé des enfants. J'ai eu des problèmes avec les drogues... » Tu me comprends pas. Nomme-moi une chose, la seule chose qui soit quotidiennement présente dans ta vie depuis que tu étais une bambinette ? « Je chante le blues. » Bon. Ben tu vas le chanter. Tu vas interpréter *I Sing The Blues*. C'est pas compliqué.

Question sentiment, il en faut toujours, tu vas chanter *Love And Happiness*, *Evening of Love*, c'est toujours bon ça, puis *You're Taking Up Another Man's Place*, parce que c'est

comme ça, puis *Nighttime Is The Right Time* parce qu'il y en a qui ne le savent pas encore, avant d'embrayer avec *You've Got Me*. Puis, tu vas écrire une chanson sur cette bande d'enflures, de sales fachos de merde qui veulent encore et toujours bouffer du négro. Le titre ? *Let It Rock*.

On finira le tout avec le... le *Down Home Blues*. Bonté divine. Pis ? Je réunis tout le monde au Muscle Shoals Sound Studios, en Alabama, parce que c'est là que des grands moments du *rythm and blues* ont été réalisés. Ensuite, je me mets derrière la console. Je signale à tout un chacun que mon chrono c'est pas du toc, parce que mon chrono il est suisse. Que tout doit se faire en deux prises maximum. Et que s'il y en a un, un seul, qui nous oblige à faire une troisième prise, je l'envoie chanter *I Left My Heart In San Francisco* dans le fin fond de la terre de Baffin.

Résultat ? Aucun ne s'est retrouvé dans le grand nord. Mieux, Etta James vient de reléguer Diana Ross au rang de chanteuse pour jeunes corniauds et gentilles midinettes. Amen !

CLASSIQUE

Fabuleux Glenn Gould

The Glenn Gould edition

Bach, *Concertos*, WSK-52591; Bach, *Variations Goldberg*, WSK-52594; Mozart/Haydn, *Concerto et sonate*, WSK-52626; Beethoven, *Concertos*, WSK-52632; Beethoven/Liszt, *Symphonies*, WSK-52636; Beethoven, *Variations*, WSK-52646; Grieg/Bizet/Sibelius, WSK-52654; Strauss, WSK-52657; Hindemith, *Sonates*, WSK-52671; Morawetz/Anhalt/Hétu/Pentland/Valen, WSK-52677.

The Glenn Gould collection

Carol Bergeron

À une époque où le Canada se cherche des héros, en voici un qui, à peine dix ans après sa mort, a atteint des dimensions véritablement mythiques. À cause de lui, l'interprétation musicale ne peut plus être tout à fait ce qu'elle avait été jusqu'au milieu du 20e siècle. Phénomène du piano — le plus étonnant après Liszt, a-t-on affirmé — Glenn Gould, le paradoxal Glenn Gould, préféra cependant emprunter la voie solitaire, mais ô combien glorieuse, du créateur ou, si l'on veut, du « créateur », puisqu'il joua surtout la musique des autres.

La musique des autres, certes, mais dans une relation fort différente: il s'empara de Bach, de Mozart, de Brahms ou de Hétu, pour détourner leur musique à son profit, persuadé qu'il était de pouvoir se mesurer à eux, là où un réflexe inné commande à l'interprète le respect dans la soumission. Son oeuvre — car c'est de cela qu'il s'agit — incline à croire qu'il fut d'abord et avant tout un compositeur, le mot étant pris non pas dans son acception propre, mais dans un sens élargi où toutefois les paramètres structurels du langage musical demeurent présents.

L'oeuvre de Gould comprend donc: une centaine de disques, notamment ceux qu'il réalisa après avoir définitivement quitté l'arène du concert pour se tourner vers l'enregistrement en studio, soit de 1964 à sa mort survenue en 1982, alors qu'il venait d'atteindre la cinquantaine. Là s'exerce son génie de recreation. C'est ainsi qu'il s'approprie les *Sonates* de Mozart, par exemple, pour en révéler les virtualités contrapuntiques. Plutôt qu'à une entreprise de décapage en profondeur — comme le font les adeptes d'un certain retour aux sources, les Hogwood, Pinnock et autres — il pratique une radios-

copie qui fait apparaître l'ossature, puisque pour lui l'essentiel de la partition se situe au-delà des indications de tempo, de dynamique et d'articulation.

S'il se mesura aussi à la composition de quelques partitions, d'honorables péchés de jeunesse commis avant l'âge de 23 ans — deux pièces pour piano, une *Sonate pour basson et piano*, une *Sonate inachevée* pour piano, un *Quatuor à cordes*, son *Opus 1*, et enfin deux pages postérieures de circonstance: un *Madrigal* et une *Fugue* pour quatuor vocal — c'est plutôt dans une écriture radiophonique (notamment dans la *Trilogie solitude*, *The idea of north*, qui date de 1967, *The latecomers*, de 1969, *The quiet in the land*, 1977) et cinématographique très proche de l'écriture musicale que son originalité créatrice put s'épanouir.

Travaillant hors des sentiers battus, Glenn Gould a remis en cause la légitimité de la démarche de l'interprète qui se contente de refaire sagement ce qui a été fait avant lui. Le disque, la radio, la télévision ou le film apportaient à ses yeux une dimension nouvelle dans l'art. Il avait compris que la technologie peut se borner à améliorer la qualité de la reproduction ou, au contraire, devenir un formidable outil lorsque mis au service de l'imagination créatrice.

Depuis l'avènement du compact, et de manière plus évidente après le décès de l'artiste torontois, la maison CBS a entrepris la réédition du catalogue « gouldien ». Une collection Bach en sept volumes (14 CD), une anthologie en quatre volumes (12 CD) « The Glenn Gould legacy », sept CD dans la collection « Masterworks portrait », les *Sonates et Fantaisies* de Mozart (deux coffrets *maestro*, 4 CD), 17 *Sonates*, les *Bagatelles* et des *Variations* de Beethoven (deux coffrets *maestro*, 6 CD), Haydn (deux CD de *Sonates*), Brahms, Richard Strauss, les *Variations Goldberg* (version 1982) et un disque Gould chef d'orchestre ont gagné le marché sans pour autant épuiser les réserves — en fait foi la trentaine de pirates publiés en Europe, aux États-Unis ou au Japon.

La firme Sony, maintenant propriétaire des droits de CBS/Columbia, a décidé de revenir à la case zéro pour s'attaquer à une intégrale monumentale qui, une fois complétée, comprendra non seulement l'ensemble des disques CBS mais encore d'autres enregistrements non pu-

bliés, des concerts donnés à Toronto, Buffalo, Baltimore, Salzbourg, Moscou et Leningrad, et enfin, tout ce qui a été fait pour la radio et la télé de la CBC à partir de 1955.

Une attention particulière semble avoir été consentie à la restauration des bandes, ce qui fait qu'en général le son s'en trouve d'autant meilleur. De plus, les notes de Michael Stagemann, un des biographes de Gould, ajoute un complément élément d'information très utile en ce qu'elles replacent les oeuvres et les interprétations dans l'espace « gouldien ». Par ailleurs la fiche technique précise enfin — ce qui n'était qu'approximatif dans les rééditions antérieures — le lieu et les dates d'enregistrements.

Si l'on ne tient pas à refaire sa collection Gould, il faudra néanmoins vérifier attentivement le contenu de chacun des dix premiers volumes (17 CD) de la nouvelle collection Sony, car l'éditeur a pris soin d'ajouter de nouveaux éléments ou de modifier les programmes. Par exemple, les *Variations Goldberg* (version 1955) ont déjà connues au moins deux éditions en compact: d'abord en solo (WMYK-38479), puis dans le premier volume de la collection « The Glenn Gould legacy » dans lequel apparaissent également les *Fugues* BWV.878 et BWV.883. De là est venue l'idée de rassembler sur un seul disque (WSK-52626) les *Goldberg* et les versions isolées des deux *Fugues* du *Clavier bien tempéré*.

Dans les « nouveautés » en repiquage laser, notons: les cinq *Sonates* pour cor, cor alto, trompette, tuba et trombone avec accompagnement de piano de Hindemith; le fameux enregistrement *Canadian music of the 20th century* que l'on croyait complet avec les pages d'Oscar Morawetz, d'Istvan Anhalt et Jacques Hétu, mais qui aurait pu encore contenir *Ombres* de Barbara Pentland — en prime Sony ajoute la première publication d'une brillante lecture de la *Sonate* no.2 op.38 de Fartein Valen, un *sérialiste* norvégien méconnu. Refont également surface, les *Concertos* de Bach et de Beethoven avec Leonard Bernstein: le *Ré mineur* BWV.1052 avait jusque là été « numérisé » dans la version concert de Leningrad (M2K-42270 et M3K-79358); le *Deuxième* de Beethoven était également sorti dans la version concert de Leningrad en compagnie du *Premier* dirigé par Vladimir Golschmann (M3K-39036) — à présent, l'intégrale « beethovénienne »

occupe un coffret de trois CD sur lesquels se retrouvent les tandems de l'édition vinyle originale: Golschmann/Gould pour l'*Opus 15*, Bernstein/Gould pour les *Opus 19, 37 et 58*, Stokowski/Gould pour l'*Empeur* ».

La complexité du phénomène « gouldien » ne s'arrête pas au disque, avouons-le. Or une formidable collection de 12 VHS (très prochainement en vidéo-laser) nous montre le pianiste à l'oeuvre. Le voir agir au piano apporte un éclairage

différent et essentiel dans la compréhension de sa démarche — considérant que rien chez lui n'est laissé au hasard, l'image s'intègre ainsi dans l'élaboration de l'interprétation. L'aventure télévisuelle commence en 1954 et se poursuit jusqu'à l'année de sa mort. Peu de paroles (en anglais, cela va de soi), mais des paroles éclairantes, toute la place appartient à l'interprète au piano, ou encore au piano-préparé, au clavecin et même à la direction d'orchestre. Quoi qu'on ait pu dire sur sa manière de jouer,

I MUSICI DE MONTRÉAL
ORCHESTRE DE CHAMBRE
directeur artistique
YULI TUROVSKY

nt

northern
relatumPRÉSENTE LA
SAISON 1992-1993

Oleh Krysa, violon
Eleonora Turovsky, violon

Corelli : *Concerto grosso, opus 6, no 1*
Schœnberg : *La nuit transfigurée, opus 4*
Paganini-Denisov : *3 Caprices pour violon et orchestre*
Schnittke : *Concerto grosso no 1 pour 2 violons et orchestre*

Le mercredi 14 octobre 1992, 20h00
Salle Claude-Champagne, 220 Vincent d'Indy
(Métro Édouard-Montpetit)

Billetterie : 524-4526
Prix : 22\$ /14\$ (Taxes incl.)

Radio
Québec

Beethoven

Le lundi 19 octobre 1992 à 20 h
Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Fidello, ouverture
Concerto pour piano n° 3 en do mineur, op. 37
Symphonie n° 4 en si bémol majeur, op. 60

Chef d'orchestre : Otto Werner Mueller
Soliste : Sylviane Deferne, pianiste

Une présence

Une invitation de:

QUEBEC INC.

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
AGNES GROSSMANN

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service
Redevance de 1,25 \$ (+ taxes) sur tout billet de plus de 10 \$

Gould demeure fascinant à voir: ne possédait-il pas une maîtrise phénoménale du clavier ?

Une co-production
Société de la Place des Arts
et SKIM
vingt
personnages
en quête
d'une
chanteuse!

CE SOIR COMPLET
ENCORE DES BILLETS DISPONIBLES
POUR DEMAIN 16H30

conception et mise en scène
luc plamondon
louise forestier
mardi au vendredi 20h, samedi 16h30 et 21h
relâche les dimanches et lundis

Théâtre du Café
de la Place
des Arts
Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service
Redevance de 1,25 \$ (+ taxes) sur tout billet de plus de 10 \$

PRO MUSICA

L'ENSEMBLE «CAMERATA BERN»



HEINZ HOLLIGER, hautboïste



MOZART, W.A.
Sérénade nocturne, K. 239

MARCELLO, A.
Concerto pour hautbois, cordes et continuo en ré mineur, op. 1 (ornementation de J.S. Bach)

VERESS, S.
Musica concertante pour 12 cordes (dédiée à Camerata Bern)

BACH, J.S.
Concerto en la majeur pour hautbois d'amour, cordes et continuo, BWV 1055

CHOSTAKOVITCH, D.
Symphonie pour cordes en la bémol majeur, op. 118A

20\$, 15\$ (étudiants: 10\$) taxes incluses
Lettre-Son-Musica, 5054 avenue du Parc,
495-9297
Pro Musica, 3450 rue Saint-Urbain,
845-0532

Le jeudi 15 octobre 20 h
Salle Claude-Champagne
220, av. Vincent D'Indy
Outremont

L'OPERA MONTREAL

DE
Bernard Uzan
Directeur général et artistique
et

BANQUE
NATIONALE
présentent

I CAPULETTE I MONTECCHI

BELLINI

(Version concert en italien avec surtitres français et anglais)
L'histoire de Roméo et Juliette telle que Bellini l'a conçue.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Le 4 décembre 1992 à 20 h
Romeo Judith Forst
Giulietta Hélène Fortin
L'Orchestre Métropolitain

Billets à 10, 15 \$, 20 \$, 40 \$ et 50 \$ en vente à la Place des Arts : (514) 842-2112,
à l'Opéra de Montréal : (514) 985-2258 et aux comptoirs Admission : (514) 522-1245 ou 1 800 361-4595

LE PANTHÉON CANADIEN DE L'ART LYRIQUE

Le concert sera suivi d'un cocktail au cours duquel madame Judith Forst et monsieur Joseph Rouleau seront reçus au Panthéon canadien de l'art lyrique.

Réservez dès maintenant vos billets-bénéfice en téléphonant au (514) 985-2222.

Le billet, au coût de 80 \$, inclut le billet de concert et le cocktail à la Rotonde du Musée d'art contemporain.

Prix de présence : Deux billets d'avion, en classe hospitalité, vers une destination de votre choix desservie par Air Canada.

La tendance post-rurale de Michel Faubert

Sylvain Cormier

COMMENT DÉCRIRE la singulière concoction musicale de Michel Faubert ? Allons-y par la négative. Ce n'est pas le Garolou des années 90. Ce n'est pas *À la claire fontaine*, version rock. Faubert, ça n'a rien à voir avec ce que les Karrik faisaient de *Yes A Pichou* au début des années 70 : ni un succès pop, ni un *novelty act* ou un nouveau truc à la mode. Et ce n'est pas non plus la même approche que La Bottine Souriante, même s'il y a plus que des affinités entre les cordonniers hilares du folklore et Faubert, ainsi qu'on pourra le constater ce soir à 21h30 au Spectrum alors qu'ils partageront l'affiche pour une rencontre folklorique au sommet qui s'annonce vertigineuse et qui s'achèvera à seize sur scène.

La Bottine, c'est du folklore avec des teintes et des couleurs variées, des accents venus d'ailleurs, des cuivres et du jazz, des rythmes latinos, du folklore avec la porte de la véranda ouverte sur le monde. Faubert, c'est plus étrange, et plus naturel, en même temps. Faubert chante les complaintes du répertoire traditionnel, quelques *reels* et ses trop rares compositions, accompagné par le groupe Locomotive, la bande d'André Duchesne, un des fondateurs de l'étiquette Ambiances Magnétiques, spécialisée dans ce que l'on appelle, faute de mieux, la *musique actuelle*. Locomotive ne joue pas sur toutes les chansons qu'interprète Faubert, mais quand il joue, surtout sur *Le Prince Eusèbe* et *Amis buvons*, c'est un peu comme si la musique d'après-demain et celle d'avant-hier fusionnaient au présent. Faubert, en spectacle au Café-Campus, a déjà présenté leur unique amalgame en tant que « folklore québécois médiéval actuel à tendance post-rurale ». Vous

saisissez ? Non ? Alors, il faut écouter *Maudite mémoire*, son premier album lancé au début de l'année, ou être là ce soir.

Duchesne et sa Loco développent un motif à partir de la mélodie, qu'ils répètent en l'accentuant et en le modifiant subrepticement à mesure que l'histoire racontée dans la chanson — souvent un fait divers épouvantable, dans les complaintes — progresse jusqu'à atteindre une sorte de paroxysme dramatique. La musique de Locomotive, basée sur des lignes mélodiques à la guitare électrique qui tiennent à la fois des Ventures à cause du *twang*, des bandes sonores de films de motards à la *Wild Angels* et de sonorités industrielles post-nucléaires, crée une sorte d'écho dramatique aux textes, conférant à l'ensemble l'atmosphère d'un suspense hitchcockien. Pour illustrer une histoire aussi sombre que *Le jour de la St-Nicolas*, où des jeunes gens s'enivrent et dansent jusqu'à la mort, une histoire que Faubert présente dans le livret de l'album comme « le spectacle imaginaire de damnés en transe hurlants et puants emportés par une musique diabolique », la Locomotive d'André Duchesne est le convoyeur idéal.

Et tout ça, le croirez-vous, dans le respect le plus strict du matériel déniché par Faubert dans les greniers poussiéreux de la mémoire musicale du Québec. « À partir du moment où tu contrôles ton matériel, que tu l'as intégré, il y a toutes sortes d'expériences qui peuvent se faire », explique Faubert en conversation au Quai des brumes, son quartier général. « C'est certain qu'on a une responsabilité. J'ai appris les chansons de gens à qui je dois quelque chose. Je ne me suis pas dit : mélangeons de la musique actuelle avec du traditionnel, ça va marcher. J'ai commencé

en 1977 par amour de la musique traditionnelle en essayant de me constituer un répertoire qui ne serait pas celui de La Bottine. J'ai fait mes propres collectes. »

Faubert, qui fut d'abord violoneux, est en quelque sorte un musicologue itinérant, un artiste-recenseur qui a parcouru la Belle Province — « je prenais l'autobus », précise-t-il — à la recherche de ceux qui ont appris des chansons, des contes, des histoires et des *reels* de leurs aïeux qui les tenaient eux-mêmes de leurs aïeux, et ainsi de suite... et qui s'en souviennent. « J'ai rencontré des gens qui m'en ont fait connaître d'autres. Le contact est facile à établir. Au début, c'est un peu gênant. Mais quand tu leur dis, vos chansons m'intéressent, les portes s'ouvrent. C'est un univers merveilleux, la mémoire des gens. »

Dans cette mesure, Faubert est investi d'une mission : faire partager ses trouvailles les plus remarquables à ses contemporains. Quitte à prendre une Locomotive en marche pour y arriver. « Pour bien des gens, le folklore, c'est la définition de la culture dans sa superficialité, dans ses stéréotypes. » Comme les Dupont Dupond déguisés en Grecs ou en Mandarins ? « Exactement. Et c'est parce que le folklore au Québec est devenu un loisir. On danse des danses folkloriques comme on va jouer au bowling. Pour moi, au contraire, c'est la culture d'un peuple dans ce qu'elle a de plus profond. C'est la base. Quand tu écoutes les Voix Bulgares, tu ne comprends pas nécessairement la langue, mais tu as l'impression que le sens de la vie est dans leurs chansons. Ici, pour exprimer ça, je n'ai pas trouvé mieux que le répertoire des complaintes.



Michel Faubert

Du folklore au « world beat »

Pascale Pontoreau

AH, LES TRAITRES! Ils ont commencé par me saouler pour que je dise du bien d'eux. Et le pire... c'est que ça a marché. Alors je le dis en un mot comme en mille : La Bottine souriante, c'est bon! Et je ne le dis pas juste parce que c'est à la mode. Parce que les sept zoiseaux qui la composent ne se prennent pas pour d'autres, même s'ils remplissent toutes les salles paroissiales de la province — Club Soda inclus — à chacun de leur passage. Parce que leur « rock & reel » est tellement joyeux qu'il défraie la chronique jusque dans la vieille Angleterre. Non, je le dis parce que je le pense. Et eux, itou!

Et dire que ça fait quinze ans que ça dure. Notez quand même qu'il aura fallu plus de 10 ans à La Bottine souriante pour sortir du cadre folkloriste dans lequel elle se terrait, engoncée. Dix ans pour que les jeunes, les branchés, les médias, les Mont-réals, tous ceux qui habituellement méprisent la musique traditionnelle populaire se mettent à remplir comme un oeuf, trois Noël de suite, le Club Soda. Dix ans pour que La Bottine soit propulsée dans le show-business, soit invitée aux FrancoFolies de Montréal ou aux premiers Rendez-vous transculturels de Montréal aux côtés de l'Haitien Eval Manigat. Pour l'occasion, les pères Noël

estivaux, avaient investi le Club Cocoon, faisant gigue jusqu'aux piliers de bar. De musique de bout de rang, La Bottine s'offrait maintenant le centre-ville!

« Le délice est probablement venu parce qu'on a accepté de venir à Montréal au lieu de rester dans notre coin de Joliette, et puis qu'on a modifié nos arrangements, et qu'on a introduit des cuivres dans l'instrumentation », explique Yves Lambert. La Bottine, c'est un peu son bébé au père Lambert, un drop-out qui a eu la bonne idée de décrocher du temps où c'était à la mode, dans les années 70. Le show sur la montagne est une révélation. Il comprend l'importance de la musique d'ici... de la culture d'ici. Son accordéon sous le bras, il monte La Bottine, en 1976, avec quatre chums.

Comme on est en pleine révolution tranquille, ça roule vite. Plus de 50 000 copies vendues de leur premier album *Y'a ben du changement* sorti en 78 chez Gamma qui signait tous les Beausoleil-Broussard de la province. Le deuxième microsillon, *Les épousailles* en 1980, reçoit un accueil tout aussi spontané. Mais le choc post-référendaire, les musiciens folk ayant un peu trop frotté avec le « oui » d'alors, les frappe de plein fouet, les maintenant en quarantaine jusqu'en 1986.

Avec leur quatrième album produit cette année là, La Bottine souriante amorçe un virage musical qui

l'a mené jusqu'à ce jour. « On a commencé à choisir de nouvelles sonorités. Ce qu'on faisait a soudain pris un sens en terme musical, politique, ethnique. On s'est ouvert sur de nouvelles avenues », de préciser Lambert. Au point que les amateurs de la première heure leur en veulent d'avoir modifié le reel de nos grands-mères à coups de rythmes accélérés et de cuivres saugrenus. « Maintenant, à la veille de notre prochain enregistrement, le huitième, le mélange est assimilé. Il n'y a pas un style qui prend le dessus aux dépens de l'autre. On n'a pas *glamé* notre musique traditionnelle, on l'a enrichi tout en gardant l'équilibre d'origine. »

Si le public québécois s'est élargi grâce au look revampé qu'ont soudain adopté les reel, l'auditoire étranger continue à associer La Bottine aux divers festivals folk qui se tiennent de la Bretagne à la Californie. Ce qui n'a pas empêché Peter Gabriel d'accueillir La Bottine lors de l'enregistrement qu'il a effectué dans ses studios, avec les groupes membres de WOMAD, et qui a abouti à une compilation *A Week In The Real World* sur laquelle La Bottine inscrit ses lettres de noblesse entre les Mari Boine, Geoffrey Oryema et autres Guo Yue.

Bien que ne cherchant pas à faire du destin du Québec une priorité dans sa vie, Yves Lambert avoue que quand il est *chaud* vers 4 heures du mat, au retour d'un spectacle, loin

de chez-lui, il a tendance à sentir les racines lui sortir de la tête. Sa hargne nationaliste du moment ne l'empêche toutefois pas de trouver que les hommes politiques québécois ont triste mine. Une chose est sûre, il lui en faudra sûrement plus, quoi qu'il arrive dans sa vie ou dans l'avenir du Québec, pour qu'il abandonne sa bonhomie, sa nature de « gars de party de campagne » qui lui sied à merveille et qui donne une telle chaleur aux spectacles.

Des salles perdues dans les campagnes, les gars de La Bottine, à coups de la virevolte violonneuse d'Yves Lambert, de la tapoche effrénée de Michel Bordeleau et de la joie de vivre de chacun, ont pris une place de choix dans les rangs de la « world music ». Non content de leur réussite, et de l'enthousiasme systématique qu'ils soulèvent de Caraque à Sainte-Agathe des Monts, ils joignent fréquemment leurs talents à ceux du non moins talentueux Michel Faubert.

Même si les premiers sont acoustiques et le second électrique, même si l'un conte, les autres pas, ils ont trouvé un terrain d'entente musical. Un respect de la tradition aussi fidèle que l'amitié qui les tient. Et pour un moment seulement, juste le temps d'un morceau, comme ça, dans l'euphorie des FrancoFolies, les 7 de Lambert se joindront aux 9 de Faubert. Rien que d'y penser, j'en ai des frissons!

LES BONNES



MISE EN SCÈNE: RENÉ RICHARD CYR, AVEC ANDRÉE LACHAPELLE, DIANE LAVALLÉE ET ADELE REINHARDT

ESPACE
GO
THEATRE

GENET

DU 13 OCT. AU 14 NOV. 1992 • 5066, RUE CLARK, RÉSERVATIONS: 771-5381 OU RÉSEAU ADMISSION 790-1245

MUSIQUE en tête

LE CALENDRIER DES
ÉVÉNEMENTS MUSICAUX
À VENIR

OCTOBRE

8

FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE ACTUELLE DE VICTORIAVILLE du 8 au 12 octobre

10 ans d'audace et de créativité
25 concerts dont JEAN DEROME, FRED FRITH, ELLIOTT SHARP, ANTHONY BRAXTON et le LONDON JAZZ COMPOSERS' ORCHESTRA
Informations et billetterie : (819) 752-7912
Montréal 790-1245 1-800-361-4595

15

PRO MUSICA

L'orchestre de chambre Camerata Bern avec Heinz Holliger
Mozart, Marcello, Veress, Bach, Chostakovitch
Le jeudi 15 octobre, 20h, salle Claude-Champagne
Billets: 20\$, 15\$ (ét. 10\$) Guichets: Pro Musica, 3450, St-Urbain, 845-0532
Lettre-Son-Musique, 5054, avenue du Parc, 495-9297

22

SMCO QUÉBEC-AMÉRIQUES
L'Ensemble de la SMCQ, dir. Walter Boudreau

Marc Bélanger, alto; René Lussier, guitare électrique; Joseph Petric, accordéon.
Le jeudi 22 octobre, 20h, salle Pierre-Mercure
Billets: 19\$, 11,50\$ Réservations: 843-9305

AOMQ

Association des
organismes
musicaux du
Québec

EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR

ET
COOPÉRATIVE
"LES NUAGES"

O Vertigo Danse

GINETTE LAURIN

LA CHAMBRE BLANCHE



22 OCTOBRE-1^{re} NOVEMBRE 1992, 20 H
MATINÉES 25 OCT. ET 1^{re} NOV., 15 H

BILLETS EN VENTE AU

théâtre d'aujourd'hui

3900, rue Saint-Denis, Montréal Réservations: 282-3900

UNE PRODUCTION D'O VERTIGO AVEC

Festival
danse

Centre national
des Arts

Centre
national
des Arts

Centre
national
des Arts

Centre
national
des Arts

Centre
national
des Arts

Centre
national
des Arts

Centre
national
des Arts

Centre
national
des Arts

Centre
national
des Arts

le théâtre de l'armattan présente

le voyage Millenaire

ou le dié des bords du monde



une pièce de
Patrick Chamboiseau

avec

Delphine PanDeoue

adaptée et mise en scène par

Claude Moise

Oumar N'Diaye

Nadia Tucci

musique
Francine Martel

Robert Lapine

Denis Tran Van Mang

Claude Moise

Mireille Metellus

LA
LICORNE
RESTAURANT
THEATRE
4558 RUE PAPINEAU
523-2246

du 30 septembre
au 17 octobre 1992 à 20h30

matinées le dimanche à 15h

déclanche mardi

LES ÉDITIONS DU CIDHCA

GALLIMARD

TOURISME / chronique

Montréal, mission accomplie!

Normand Cazalais

QU'ON LE VEUILLE ou non, la géographie naturelle et économique du Québec étant ce qu'elle est, Montréal en est le principal foyer touristique. Ainsi va le tourisme à Montréal, ainsi va le tourisme au Québec. C'est pourquoi toute information liée à la performance touristique de Montréal suscite un intérêt immédiat.

« Nous pouvons dire tâche accomplie! », lance le président et directeur général de l'Office des congrès et du tourisme du Grand-Montréal (OCTGM). Du début juin à la fin septembre, le taux d'occupation des hôtels a connu une hausse de 3%. Ce n'est pas énorme à première vue, mais il faut savoir que, durant la même période, Toronto et Halifax ont respectivement chuté de 8 et 5% alors que Boston s'est maintenue au même niveau.

Mercredi dernier à Montréal, lors d'un petit déjeuner-causerie, Charles Lapointe faisait devant les membres de l'Association des diplômés de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec un bilan de la saison touristique estivale: « Le nombre de chambres louées a augmenté de 9%, ce qui est d'autant plus important que, depuis 1989, près de 1700 chambres se sont ajoutées au stock hôtelier et que tous les indicateurs ne prédisaient aucune croissance du marché américain ou canadien. »

Une telle situation s'explique grandement, ajoute-il, par le rôle de locomotive joué par les fêtes du 350^e anniversaire de Montréal. En tout, quelque sept millions de dollars — quatre millions provenant des paliers supérieurs et trois millions de l'Office et principalement de ses partenaires privés — ont été

injectés, durant l'hiver dernier et surtout au cours du printemps, sur les marchés des États-Unis, de l'Ontario, des Maritimes, du Québec et de France.

« Notre campagne a très bien fonctionné cette année, a-t-il poursuivi. Ainsi, au début mai, nous avons distribué un encart publicitaire à deux millions et demi d'exemplaires proposant et décrivant aux consommateurs divers forfaits. Nous avons reçu à ce jour 160 000 demandes d'information, comparativement à 17 000 demandes semblables l'an dernier alors que l'encart avait été distribué à un million de copies. Conséquence: nous avons vendu 80 000 nuitées dans le cadre du Fantastic Package (ou Montréal Fantastique). Nous savons que notre message s'est rendu et que les gens l'ont entendu. »

Le 350^e de Montréal a certes agi comme locomotive. Mais il s'agissait d'un événement qui, tout extraordinaire et particulier qu'il fut, s'inscrivait dans un contexte bien défini et surtout nettement limité dans le temps. Une réussite, pour porter des fruits durables, doit s'appuyer sur des forces et interventions qui doivent dépasser le momentané. C'est pourquoi le grand patron de l'OCTGM s'est appliqué, dans son allocution, à mettre en exergue trois facteurs, soit la promotion, la concertation et l'existence d'une stratégie déterminée.

« La recette est connue et éprouvée, dit-il: pour avoir des revenus, il faut dépenser dans l'amélioration du produit et dans sa promotion. Il faut se faire connaître. Des enquêtes nous disent que nous sommes, chez les Américains, la deuxième ville la plus populaire auprès des voyageurs potentiels après San Francisco. Mais encore,

faut-il les inciter et, mieux encore, les décider à venir. Et, vous le savez, il est toujours assez difficile de convaincre les pouvoirs publics de mettre de l'argent dans la promotion. »

Il s'est même permis une petite pointe: « Si le gouvernement du Québec et la ville de Montréal s'avèrent des partenaires fort fiables et actifs, il n'en est pas ainsi de la Communauté urbaine de Montréal. Celle-ci a reçu, lors de sa création, le mandat d'assurer la promotion économique de son territoire sans que le législateur n'ait cependant précisé qu'elles en étaient les composantes. Résultat: des maires de la banlieue soutiennent que le tourisme ne profite qu'à Montréal. Pourtant, je leur répète souvent que la banlieue possède, elle aussi, des équipements et lieux qui profitent des activités touristiques (hôtels, stations-services, parcs, restaurants, etc.). Pourtant, les travailleurs du tourisme proviennent de tous les coins du Grand-Montréal; pourtant, ses retombées économiques affectent tout le territoire de ce Grand-Montréal, y compris celui de la CUM. »

Ces questions des retombées économiques du tourisme et de la concertation entre les divers partenaires restent délicates et ne font pas l'unanimité. Il y a toujours des démonstrations à faire, des indécisions, des sceptiques à convaincre, de nouvelles stratégies à imaginer et de nouveaux moyens à mettre en place.

« Cette augmentation du taux d'occupation des chambres s'est traduite par des retombées de 24 à 25 millions de dollars supplémentaires, explique Charles Lapointe, sans compter celles reliées à l'achat d'essence, aux dépenses de restaurant, au shopping, etc. Les

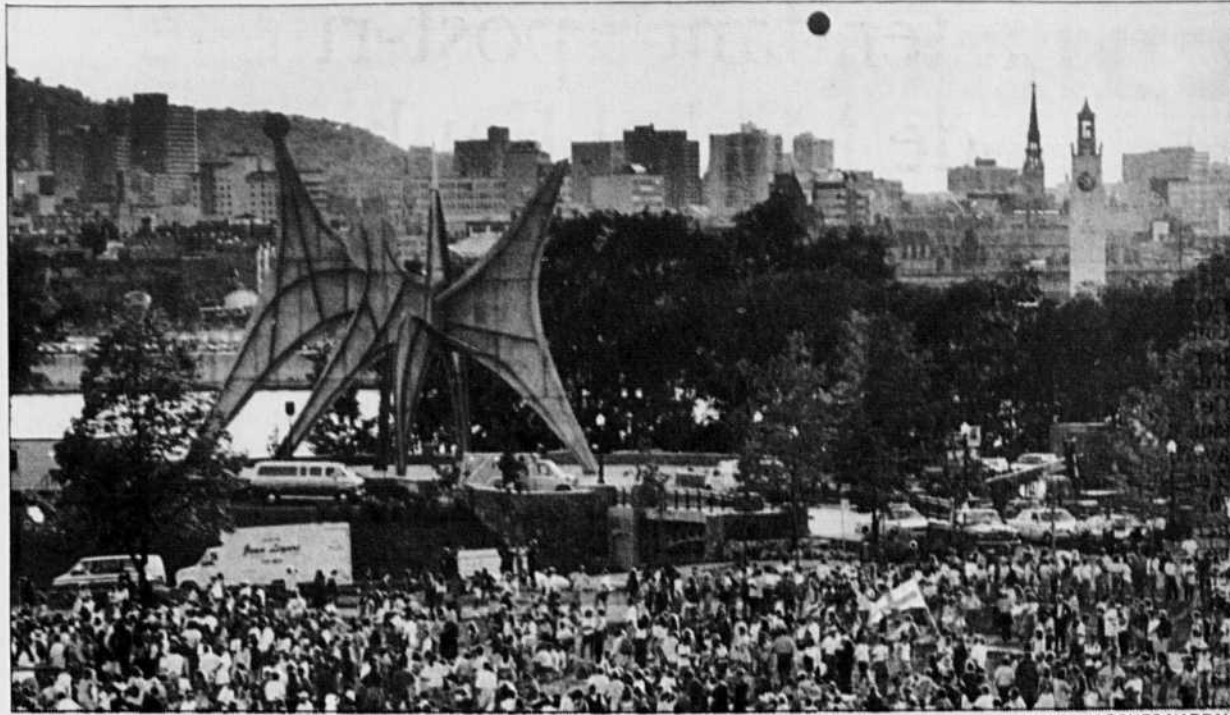


PHOTO JACQUES NADEAU

Le Parc des Îles.

millions consacrés à la promotion du produit touristique montréalais ont donc été rentables. Mais il ne faut pas oublier que, pendant une vingtaine de mois avant le début des célébrations du 350^e, quelque 500 millions de dollars furent investis dans la trame et la qualité urbaines de Montréal et conséquemment dans son produit touristique: le parc des Îles, le Vieux-Port, les musées McCord, d'Art contemporain, des Beaux-Arts et de la Pointe-à-Callière, le Biodôme, le Jardin chinois au Jardin botanique, la rénovation du Marché Bonsecours, pour ne donner que ces exemples. Et, par ailleurs, des événements importants comme les Festivals des Films du monde, Juste pour rire, du Jazz, se sont consolidés.

Nourri d'éléments originaux, attrayants, le produit s'est modernisé. Il fournit de la sorte un matériau permettant de développer des forfaits aptes à intéresser les consommateurs. « Nous avons donc

pu réunir nos partenaires, tant publics que privés, et définir avec eux des orientations, des cibles, des moyens. Ce qui nous a permis de produire notre document Stratégie 91-93 grâce auquel nous pourrions présenter notre nouvelle image sur nos marchés. Nous pourrions projeter une image plus nette, moins floue, faire un marketing plus efficace de produits spécifiques et atteindre des segments de clientèles mieux définies. »

Toutes ces considérations ne signifient toutefois pas que tout est rose et que le ciel de l'avenir est rempli de petits anges joufflus jouant de la trompette. Malgré les succès de l'été qui vient de se terminer, on prévoit que le taux d'occupation moyen des hôtels sera de 60% cette année (alors que le taux de rentabilité s'établit autour de 65%) et que la situation dite précessionnelle, à savoir celle de 1989, ne sera atteinte qu'en 1997...

On ne s'attend pas à des succès

« faramineux » en 1993; ce sera, selon toute vraisemblance, une année difficile. Il n'y a pas de grands congrès en vue, tout est « booké » et il faudra davantage travailler du côté du tourisme d'affaires. Il faudra également essayer de tirer le meilleur parti possible de la faiblesse du dollar canadien.

« Mais, conclut Charles Lapointe, il faut s'encourager. Nous avons un bon produit et nous avons dorénavant de bons moyens de cibler nos clientèles. Ce qui n'exclut pas, au contraire, le recours à ce qui a toujours fait ses preuves, la qualité. Si nous voulons nous démarquer, il faudra qu'on apprenne à investir de façon soutenue dans la qualité. Il faudra que nos visiteurs se sentent accueillis de façon exceptionnelle et que notre service soit d'une qualité hors de l'ordinaire. » Ce qui sera sûrement plus difficile à réaliser que de simples opérations de marketing.

TOURISME / excursion

Arrêter le temps pendant que l'automne meurt en couleurs

Normand Cazalais

C'ÉTAIT LE MATIN. Depuis 30 minutes à peine, le soleil était levé, encore ensommeillé dans son halo. Givre et frimas marquaient de leurs blanches morsures le sombre des champs.

Les Laurentides s'éveillaient doucement. La rivière du Nord fumait dans ses méandres; ses exhalaisons se tenaient sur l'eau, comme la buée devant le verre.

Je rentrais de Sainte-Adèle. Sur l'autoroute, comme moi, peu de gens allaient vite. Ils devaient, eux aussi, profiter de ces précieux instants de beauté.

Comment vous dire ? Que peuvent dire les mots ? Je n'avais d'eux que pour les couleurs. Comment vous dire ? Des grappes de feu brûlaient

les versants. Des ors, des pourpres, des ocres montaient à l'assaut des montagnes, glissaient dans les sillies. Comment vous dire ces langues toutes cardinales qui déliaient les violets feutrés, ces rouges légèrement bleutés qui piquaient le vert, ces oranges éclatants de vigueur fragile ?

J'étais seul et je me parlais. J'étais le seul public à qui confier mes « Ah ! que c'est beau ! », « As-tu vu ça ! », « Regarde là-bas. Et ici. Et là encore. Ah ! ». J'étais seul et je roulais vers Montréal, un matin d'automne, en tentant de grappiller, par ma vue, mon imagination, ma mémoire, par ma faculté d'être là, attentif et perméable, des miettes de ce chef-d'œuvre.

Je roulais vers Montréal, entre ces

flots de couleurs qui bientôt n'y seraient plus, presque tenté de m'arrêter, d'arrêter le cadran de ma montre, d'arrêter toutes les horloges et le soleil qui fuit dans le ciel — et le temps avec. Je roulais en me disant qu'ainsi va la vie, que les meilleurs moments ne sont jamais ceux qui durent le plus longtemps.

Je tenais le volant, sûrement un peu automate, souhaitant quelque part en moi ne jamais arriver, ne jamais arriver au bout de ces montagnes, au bout de ce spectacle. Et je pensais à ces mots de Yeats, le poète: « *A thing of beauty is a joy forever* ». Et je me disais que les joies sont des choses si simples et le bonheur un truc si compliqué.

Je roulais vers Montréal avec l'envie de ne jamais m'y rendre. Parmi

des masses de couleurs qui construisaient des châteaux et des univers, qui changeaient et se renouvelaient, qui devenaient des mers ou même des forêts. Et je me disais que j'étais chanceux de pouvoir, encore une fois, connaître cette joie.

Je me disais que j'aurais pu naître et vivre en ces endroits où le sol est sec et brûlé à longueur d'année, où les hommes s'entre-tuent pour un quignon de pain, où des hommes meurent devant des cieus embrasés sans en apprécier la beauté. Je me disais, ainsi devant l'automne, que malheurs et bonheurs sont des notions bien relatives. Qu'il suffit parfois d'un spectacle d'une absolue splendeur pour prendre ses distances à l'endroit des contrariétés de la vie. Je roulais vers Montréal dans le

matin qui devenait le jour et je remerciais cet automne de mourir encore une année avec une telle générosité, dans un tel abandon. Je le remerciais bien égoïstement, comme

si ces éclats n'étaient que pour moi.

Et je lui ai promis de revenir encore le saluer, le temps d'une excursion, le temps d'une promenade. Je lui ai promis.



**VOYAGES
VINCENT
HONE**
Depuis 1911

**Les Spécialistes
des voyages de qualité**

666, Sherbrooke O.
845-8222

30 rue Fleury Ouest
382-4131



Louise Rémiard
Présidente

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

CHARLEVOIX



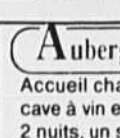
AUBERGE LES SOURCES ♦♦♦ ¥¥¥

Vous travaillez dans un milieu qui demande constamment de performer. Fatigue, stress, anxiété et un désir intense de faire le vide à l'intérieur de soi. Un séjour à l'Auberge est une solution peu dispendieuse!

8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic - (418) 665-6952

**Informez-vous
de nos tarifs
de basse saison**

MONT SAINTE-ANNE



Auberge La Camarine

Sympatique auberge 4 fleurs de lys reconnue pour la qualité de son service. 31 chambres grand confort. Accueil chaleureux. Gagnant provincial du Grand Prix Québécois de la Gastronomie. Cave à vin exceptionnelle. Forfait "ÉVASION" à partir de 149,00 \$ p.p. occ. double incluant 2 nuits, un souper, 2 grands déjeuners, les pourboires. A proximité du Mont Sainte-Anne et du Cap-Tourmente. Demandez nos tarifs "hiver". Réservation (418) 827-5703 Frais virés.

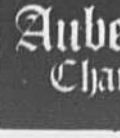
QUÉBEC



LE MANOIR DU LAC DELAGE: Situé à 20 minutes au nord de Québec, au pied des Laurentides. Chambres spacieuses et suites. Piscine intérieure, sauna, bains tourbillons, mini-golf, tennis, bicyclette, badminton, randonnées pédestres. **FORFAIT COULEURS** incluant chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès aux activités sportives: à partir de 73,00 \$ p.p. par jour, occ. double. Aussi disponible: forfait incluant équitation.

RÉSERVATION: (418) 848-2551 ou 1-800-463-2841.

ÎLE D'ORLÉANS



Auberge Chaumonot

Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge « 4 Fleurs de lys » où vous trouverez des chambres et une salle à manger. Cuisine régionale, grillade et fruit de mer. Forfait weekend \$ 99,00 p.p. occ. double. Un site unique situé à St-François de l'Île d'Orléans.

Pour information ou réservation: (418) 829-2735

MONT SAINTE-ANNE



HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature et de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantages forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à coeur», «Golf», «Douce vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. Fax (418) 827-5997. Sans frais: 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL



AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec une vue magnifique sur le Saint-Laurent. À 10 min. du Massif de la petite rivière St-François. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à coeur», «Douce vacances», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. Fax (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

ÎLE-AUX-COUDRES



HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Randonnée en traineau à chiens», «Évasion à l'île», «Coeur à coeur», «Val-des-Neiges/Cap-Aux-Pierres», «Douce Vacances», etc. Tél.: (418) 438-2711. Fax (418) 438-2127. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

TADOUSSAC



HÔTEL TADOUSSAC: Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa vue imprenable sur la baie de Tadoussac, le St-Laurent et le Saguenay, 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini putt, croisières à bord du luxueux Famille Dufour et de la fameuse goélette Marie Clarisse, etc. Demandez nos forfaits: «50 ans, ça s'tête», «Coeur à Coeur», «Golf», «Découverte du Fjord du Saguenay», «Safari Visuel aux baleines», «Évasion au coeur des Rives», «Douce Vacances», «Réunions d'Affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421 ou sans frais 1-800-463-5250. Fax: (418) 235-4607. Ouverture en mai.

RELAYS & CHATEAUX

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit, un relais de campagne au confort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. Piscine intérieure, sauna, tennis et centre équestre classique. Forfait «Les Grands Festins»: une journée de cuisine avec le chef, dégustation de vins commentée par le sommelier, tous les repas du soir dont un grand festin de dix services, copieux petits déjeuners. À compter de 148 \$ par pers., par nuit, occ. double, service compris. Minimum 2 nuits, aussi: forfait du temps des fêtes. (418) 665-4431. Télécopieur: (418) 665-7156.

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU-À-LA-BOUCHE: 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Découvrez la Féerie des Couleurs en voiture tirée par des chevaux; forfait: tour d'une heure, souper table d'hôte, 1 nuit chambre-salon, petits déjeuners, 129,00 \$ par personne, occ. double taxes et service inclus. Aussi disponibles, Forfait Gastronomique, Forfait Voyages de Noces et Forfait Anniversaire de Mariage. Tél. sans frais de Mt (514) 227-1416 ou (514) 229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Les plaisirs de l'automne: plein air et gastronomie dans un décor d'autrefois. Un relais pour les gourmets-gourmands, classifié 4 fourchettes, une cave à vin de plus de 300 étiquettes. Le charme d'une vieille demeure bourgeoise perchée sur une colline dominant le lac Massawippi. 25 chambres dont certaines avec foyer et bain tourbillon. Randonnée en forêt, équitation, galerie d'art, antiquités. Forfaits disponibles à partir de 100,00 \$ p.pers. en occ. dble, par jour incluant souper, petit déjeuner et service. Pour profiter au maximum de l'automne, venez vous faire gâter à l'Auberge Hatley. (819) 842-2451

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE: L'Évasion au naturel — À 1 hr de Mt ♦♦♦♦♦ 50 ch. et suites, pisc. int., saunas, bains t.d. et foyers. Déj. et souper gastronomique. **HAPPENING des COULEURS** "Faut Voir". — Équitation, marche et vélo. Forf. Affaires avantageux. Forf. week-end à partir de 635 \$/pers./jr./occ. double. 1-800-363-8614.

RESTAURANTS / chronique

Bonnes excuses

Josée
BLANCHETTE

IL FAIT FROID. Vous avez un début de grippe, du moins un frisson annonciateur. Le patron s'est montré détestable aujourd'hui. Vous venez de réussir votre premier examen de la session sans tricher. La femme (ou l'homme) de votre vie a remis son tablier. Vous allez au théâtre à 20h. Le frigo est une zone sinistrée par votre adolescent de service. Même plus de surgelés au congé. Pas le moral. Vous avez gagné à la 6/49...15\$. Non, ça change pas le monde. Diagnostic: panne d'inspiration culinaire généralisée. 36 excuses, 36 joies et misères et heureusement avant de restaurants où aller sans avoir l'impression de se ruiner ou de tricher avec sa conscience.

Le 917 semble exister justement pour répondre aux petits et grands besoins de tous les jours, aux familles éclatées comme aux amants les plus unis. La façade de cet ancien casse-croûte s'est refaite une beauté et arbore désormais un air de circonstance et des panneaux de bois aux riches reflets acajou. À l'intérieur on a repeint et décoré l'espace toujours aussi exigu. Y règne un joyeux brouhaha où la proximité est de mise sans compter les conversations partagées, de gré ou de force!

Restaurant de quartier où l'on apporte sa bouteille de vin et son humeur du moment, le 917 s'est bâti une clientèle solide qui ne demande qu'à revenir dès qu'une excuse se présente, bonne ou mauvaise. On vous accepte même les mains vides et le service est exécuté avec rapidité si votre horaire ne permet pas d'attendre langoureusement la soirée.

Le potage de légumes a l'apparence d'une crème au vert pimpant mais le goût du navet prend indéniablement le dessus. Quant à la mousse de foies de volaille maison elle fait la nique aux rillettes et terrines du commerce. Présentée sur une immense assiette, cette mousse généreuse et aérienne faite de foies de canard et de beurre s'accompagne de croûtons grillés mais surtout d'une poire pochée découpée en éventail. La douceur du



Le chef Pierre Dessert, du bistro Le 917.

fruit compose avec celle de la mousse qu'on voudrait peut-être plus « punchée » ou alcoolisée.

Les plats de résistance sont présentés avec le même souci du détail. Les mignons de porc aux raisins baignent dans une sauce demi-glace sucrée et légèrement crémée. Un gratin dauphinois et quelques légumes au dente forment une trilogie inséparable. Quant au feuilleté de saumon aux petits légumes, il repose sur une sauce crème-vin blanc tout ce qu'il y a de classique et de satisfaisante. Le saumon aurait pu gagner en fraîcheur et aurait atteint la perfection dans cette assiette où juliennes de légumes tels poireau et carottes se nichent au creux du feuilleté avec le dard saumon légèrement cuit.

La corbeille se compose d'une baguette correcte et de beurre qui a eu chaud.

Si vous avez encore une petite dent creuse pour le dessert, goûtez-moi ces profiteroles réconfortants et

généreux pour deux, nappés d'un bon chocolat fondu ou encore ce gâteau-mousse praliné légèrement trop sucré sur un biscuit nougatine croustillant. Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 45\$ avant taxes et service.

AU 917

917 rue Rachel est,

tel. 524-0094

Ouvert du mardi au dimanche à partir de 17h Apportez votre vin Réservations recommandées

Autre quartier, autres moeurs. Si vous habitez Rosemont et n'avez toujours pas fait la connaissance de Maestro SVP, vous ne perdez rien pour attendre. Voilà tout à fait le petit restaurant de quartier où prendre ses aises le long du bar tout au fond ou dans cette salle toute en longueur décorée avec un goût exquis sur un thème musical. Ce n'est pas ici non plus que vous vous ruinerez et la jeune administration mérite quelques encouragements bien que la cuisine ait des ratés.

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

On célèbre notamment les huitres avec un certain brio à cette adresse et vous pourriez faire provision de Malpèque ou de Caraqueet arrosées de sauce à l'estragon, à la vodka, cajun, au soja ou sésame sans compter le classique citron, la sauce tabasco, le poivre et que sais-je encore...

Les moules font également partie du menu. On tente ici aussi quelques apartés hors les sentiers battus en vous proposant des moules au beurre d'arachide et lait de coco (à éviter) et d'autres aux épices cajun tout à fait convaincantes. Les frites sont parfois croustillantes et dorées à point, parfois mollasses et huileuses.

À surveiller les spéciaux du soir à partir de 16h: les moules à volonte le lundi (6,99\$), les crevettes à la noix de coco le mercredi, les calmars le jeudi (2,99\$). Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 35\$ avant vin, taxes, service et dessert.

MAESTRO SVP
3017 rue Masson
tel. 722-4166

VINS / chronique

Sélections
mondiales :
les vins rougesNoël
MASSEAU
Pierre
SEGUIN

COMME NOS LECTEURS ont pu le constater en parcourant notre chronique de la semaine dernière, les neuf vins blancs qui avaient reçu des médailles, d'or pour la plupart, lors des Sélections mondiales 1992 tenues à Montréal, en mars dernier, et que nous avons dégustés récemment nous ont beaucoup plu. La qualité de ces vins était d'autant plus remarquable que leur prix, sauf deux exceptions, était très raisonnable.

Cette semaine, nous vous présentons nos commentaires sur les vins rouges qui faisaient partie de la même dégustation qu'avait eu l'amabilité de nous organiser M. Réal Wolfe, le secrétaire général des Sélections mondiales. Les vins rouges, dans leur ensemble, nous ont certainement un peu moins impressionnés que les blancs dont certains constituent des rapports qualité-prix absolument remarquables. Cela dit, il s'agit d'excellents vins en général. Certains nous paraissent de superbes achats à faire, en particulier le vin rouge du Domaine Gourmier 1990, vendu à 13,13 \$ et le Château Bellevue La Forêt Prestige à 21,76 \$. Dans le cas du premier, il s'agit d'une véritable trouvaille à notre avis.

☆☆☆

Shiraz-Cabernet Limestone 1988 Lindemans MV, 30,10 \$
Robe impressionnante, violine et sombre. Nez épicié et riche de nuances de fruits noirs et de fines herbes. La bouche donne une impression de richesse et d'élégance. Les saveurs sont harmonieuses et suaves. Un excellent vin qui se conserve très bien. 17/20

Cabernet/Merlot Hawkes Bay, 1989, Vidal MV 38 \$
Robe rubis foncé bien sombre. Nez de cassis et de mûre en plus d'une note qui rappelle le sous-bois et les champignons. Bouche suave presque voluptueuse avec des saveurs de qualité et une longueur appréciable. Très bien fait. 17/20

Château Bellevue La Forêt Prestige 1989
Château Bellevue La Forêt MV 21,76 \$

Jolie robe rubis dense. Le nez regorge de notes de fruits comme le cassis, la mûre et de parfums de fleurs comme la violette. Un côté végétal vient vendre la mèche sur les cépages utilisés: les cabernets avec leur note caractéristique de

poivron vert. La bouche est encore austère, mais les tannins sont de bonne qualité. Les saveurs sont bien équilibrées et la longueur très honorable. 16,5/20

Domaine de Gourmier rouge 1990 S.C. Gourmier MV 13,13 \$
Robe violacée, sombre et soutenue. Nez plein de fruits du genre cassis et mûre et bien épicié. Bouche ronde, généreuse, gentiment rustique et franche de goût. La structure est garante d'une bonne tenue, mais nous croyons qu'il est plus sage de boire ce délicieux petit vin pour son fruit et sa jeunesse. Un achat remarquable, enthousiasmant. 16/20

Châteaufort du Pape Ozier 1990 Ozier Fils MV 28,74 \$
Robe violacée, sombre et soutenue. Nez capiteux de fruits cuits et d'épices. Ample et puissant, ce vin se révèle un peu rustique mais bien fait et plutôt caractéristique de l'appellation châteaufort. Un seul reproche, c'est un peu cher! 16/20

Langtry Meritage 1988 Guenoc MV 48,24 \$
Robe violacée soutenue. Nez sucré de petit fruit et présentant une confiture de cassis avec une note herbacée qui rappelle la menthe. Très souple, rond et généreux en bouche, ce vin est un cabernet californien exemplaire. Cher par contre! 16

Sanford Pinot Noir 1989 Sanford Winery MV 23,48 \$
Robe grenat, assez soutenue. Nez sucré de petit fruit et présentant un léger rappel du cépage pinot noir. La bouche est équilibrée, les saveurs sont de qualité et l'ensemble se tient bien mais si l'on recherche le caractère bourguignon du pinot dans ce vin, on risque une déception. 15/20

Château La Rivière 1979
Château La Rivière MV 30,44 \$ Fronsac

Robe grenat, plutôt soutenue. Nez, pas net et faible. Arômes de cassis évolués. Bouche sans éclat et l'ensemble ne soulève vraiment pas l'enthousiasme. Une déception compte tenu de la réputation de ce vin qui commence à montrer des signes sérieux de fatigue. 13,5/20

Pinot Noir Mountadam 1990 D. & A. Wynn MV 29,27 \$
La seule grande déception de cette dégustation. Ce producteur, Adam Wynn, est un brillant oenologue qui a fait ses études à Bordeaux et qui réussit de très beaux vins, en particulier ses chardonnays. Malheureusement, celui-ci est raté. Nez très vaguement « pinoté », bouche à la fois confiturée et acide, très mince. 13/20

EXPOSITIONS

Ateliers et
galeries

ATELIER CIRCULAIRE: 40 rue Molène, 4e étage. Montréal—Oeuvres de 5 graveurs français, jusqu'au 6 nov.

ATELIER-GALERIE LA GUILDE GRAPHIQUE: 905 St-Paul, Vieux-Montréal (844-3438)—Oeuvres récentes de Marc-Antoine Nadeau, jusqu'au 15 oct.

B-312 ÉMERGENCE INC.: 372 ouest Ste-Catherine, 312, Montréal (874-9423)—Sculptures de Guy Chapleau, du 3 au 24 oct.

LE BALCON D'ARTS: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (466-8922)—Exposition permanente des œuvres de Ayotte, Bertoneque, Brunon, Claudas, Cosgrove, Del Signore, Der, Hammond, Honk, Hudson et plusieurs autres.

CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DE MONTRÉAL: 4247 St-Dominique, Montréal (842-4300)—Oeuvres récentes de Eric Raymond, jusqu'au 21 oct.

CENTRE DE CÉRAMIQUE BONSECOURS: 444 St-Gabriel, Vieux-Montréal (866-6581)—Céramiques de Guy Simoneau, jusqu'au 31 oct.

CENTRE COPIE-ART: 813 est Ontario, Montréal (523-4830)—Artistes de la relève en technologie, jusqu'au 17 oct.—Arts Technologiques: Oeuvres de J.W. Stewart (1982-1992) jusqu'au 31 oct.

CENTRE D'EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine, 312, Montréal (393-8248)—Place Publique de René Derouin, jusqu'au 24 oct.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS: 185 rue du Palais, St-Jérôme (514-432-7171)—Oeuvres de Indira Nair, Yves Blais et Violette Michaud, du 13 sept. au 25 oct.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 Place d'Youville, Vieux-Montréal (872-3207)—« Place aux Montréalais » photographies, caricatures, bandes vidéo sur les grandes périodes de l'histoire de la ville—Egalement l'histoire complète de Montréal de 1642 à nos jours, dans des décors théâtraux, du 15 mai au 9 nov.

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 3576 ave. du Parc, Montréal (288-0811)—Les Cent Jours d'Art Contemporain de Montréal 1992, jusqu'au 1er nov.

COMPLEXE DESJARDINS: Montréal—Exposition d'appareils jusqu'au 12 oct.

ÉDIFICE BELGO: 372 ouest Ste-Catherine, local 424, Montréal—« Re-Voir » les artistes du Symposium Voir de Bae St-Paul 1990, jusqu'au 31 oct.

GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400)—Oeuvres de Houde, Perdreau, Bédouard, Bouchard et Babary, jusqu'au 20 oct.

GALERIE D'ART CONCORDIA: 1400 ouest de

Maisonville, Montréal—Une décennie de collection choix d'acquisitions récentes, du 1er au 31 oct.

GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS DE MONTRÉAL: 2122 rue Crescent, Montréal (844-6711)—Oeuvres choisies du Frère Jérôme, du 7 au 31 oct.

GALERIE D'ART RELAIS DES ÉPOQUES: 234 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (844-2133)—Oeuvres de Georges Dedyard, du 14 au 21 oct.

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (630-1254)—Legs René Payant, exposition itinérante du Musée d'art contemporain de Montréal, jusqu'au 18 oct.

GALERIE SIMON BLAIS: 4521 Clark, 100, Montréal (849-1165)—Exposition d'œuvres de 7 graveurs français, jusqu'au 31 oct.

GALERIE RENÉ BLOUIN: 372 ouest Ste-Catherine, 312, Montréal (393-9969)—Oeuvres de Robert Racine et Geoffrey James, du 29 août au 17 oct.

GALERIE CLARK: 1591 Clark, Montréal (288-4972)—Oeuvres de Pierre Leclerc et Michel Lamont, jusqu'au 25 oct.

GALERIE DARE-DARE: 279 ouest Sherbrooke, espace 3118, Montréal (844-8327)—Oeuvres de Lise Landry et Lise Nantel, jusqu'au 25 oct.

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal—Montréal et la modernité européenne, sculptures, du 10 au 31 oct.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646)—Oeuvres de Russell Yurist, jusqu'au 22 oct.

GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Vieux-Montréal (861-4427)—Oeuvres de Joseph Goskynski et Francine Maheu Walker, jusqu'au 12 oct.

GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 rue St-Pierre, Québec (418-684-1305)—Oeuvres de Judith Leclerc et de Judith Bellavance, du 11 oct. au 5 nov.

GALERIE JOCELYNE GOBEIL: 2154 Crescent, Montréal (843-3856)—Oeuvres de Jean Higer, jusqu'au 10 oct.—Oeuvres de Pamela Riche, du 14 oct. au 21 nov.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616)—Oeuvres de Michel Lagacé, du 8 oct. au 1er nov.

GALERIE HORACE: 74 Albert, Sherbrooke (819-821-2326)—Salle 1: Suzanne Grisé, peinture—salle 2: Marie-Josée Laframboise, installation, jusqu'au 25 oct.

GALERIE KUTS: 5590 ouest Sherbrooke, Montréal (488-7231)—Tableaux de Suzi D'Aoust, du 18 août au 31 oct.

GALERIE LUMIÈRE NOIRE: 3575 St-Laurent, 312, Montréal (845-1478)—Oeuvres de Pierre Boulay et Gilles Pettitclerc, jusqu'au 8 nov.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281)—Collection permanente des œuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle, etc.

GALERIE MONTCALM: 25 Laurier, Hull (819-595-7488)—Oeuvres de Jack Chambers, jusqu'au 14 nov.

GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 Mackay, Montréal (392-3987)—Oeuvres de Lupe Rodriguez, tout oct.

GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke, espace 311A, Montréal (842-4021)—Effet de Rissac violet 1: œuvres de C. Bélanger, M. Duchesneau, L. Gagnon et J. Tremblay, du 10 oct. au 1er nov.

GALERIE 67: 990 ave. de Salaberry, Québec (418-522-2233)—Oeuvres de Roger Bellemare, jusqu'au 21 oct.

GALERIE STORNAWAY: 1069 Bleury, Montréal (878-9302)—Tableaux de John Shaw, jusqu'au 31 oct.

GALERIE TERRUSCITO: 3809 St-Denis, Montréal (843-6752)—Oeuvres de Mimie Langlois, du 6 au 30 oct.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, 312, Montréal (845-5555)—Oeuvres de Marc Gagné, jusqu'au 24 oct.

GALERIE UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berni, Montréal—Salle J-R120: Oeuvres de Francine Pichette, jusqu'au 25 oct.—Mille plateaux photographiques, œuvres de Allouché, Gauthier, Joly et Prince, jusqu'au 15 nov.

GALERIE Y.A.V.: 1395 boul. René-Lévesque, Montréal (848-7434)—Oeuvres de Peter Welsh et de Wendy Deschênes, du 11 au 17 oct.

GALERIE VERRE D'ART: 1428 ouest Sherbrooke,

Montréal (844-6009)—Travaux récents de Ian Forbes, jusqu'au 20 oct.

GALERIE VERTICALE ART CONTEMPORAIN: 1897 ouest Dagen

L'objet incertain

Diagonales Montréal

Centre international d'art contemporain de Montréal, 3576, avenue du Parc
Jusqu'au 1er novembre

Jean Dumont

QUE SOUS la houlette du CIAC, chacune en son lieu propre, deux expositions, résultant de projets singuliers menés à leur terme heureux par deux équipes indépendantes de conservateurs, soient situées par ceux et celles-ci dans la mouvance conceptuelle induite par deux figures géométriques particulières, et il n'en faut pas plus pour que s'enclenche le jeu sans fin des comparaisons et des combinatoires.

La diagonale est inscrite dans le titre même de l'exposition montée par Thérèse St-Gelais et Colette Tougas, et le cercle est à la base de la lecture que fait de l'autre exposition, « Vues d'ensemble », son conservateur Gaston St-Pierre. Heureusement pour le droit à la différence du commentaire, de Platon à nos jours, ces deux figures de la diagonale et du cercle ont servi chacune de supports, suivant les temps et les points de vue, à des dérivées et des constructions aussi variées que peuvent l'être les notions de symbole et de structure.

Dans leur parcours de l'art de Montréal, Thérèse St-Gelais et Colette Tougas, envisagent la diagonale comme une liberté du déplacement, une sorte d'errance ayant seulement une préférence pour le centre. Ce

n'est pas pour rien qu'on a pensé un temps que la diagonale était de l'ordre de l'irrational. Celle qu'ont pressentie les deux conservatrices ressemble fort dans son esprit à celle qui fut tracée un jour sur le sable de l'arène grecque; un dessin dont la ligne tremblée disait du monde un foisonnement, un flou et un sensible qui allaient être oubliés pendant des siècles par la raison.

La majorité des oeuvres touchées par cette diagonale et réunies dans l'exposition, en répètent le bruissement riche. C'est comme si après 25 siècles de langage qui en ont lissé le tracé en une ligne pure, les oeuvres s'enorgueillissent à nouveau du tremblement du premier graphé. Rêve retrouvé, d'un symbole qui désignerait sans définir, d'objets qui seraient des projets plutôt que des finalités.

Dans des expositions collectives de ce type, les oeuvres de chaque artiste sont nécessairement sorties de leur contexte et du sens particulier qu'elles ont au sein d'une production donnée, et qu'il serait bien difficile de retrouver à partir des quelques pièces exposées. Il est fascinant par contre de voir comment elles s'inscrivent dans le projet des conservatrices, ou même dans le projet que leur supposent les divers commentateurs dont je suis.

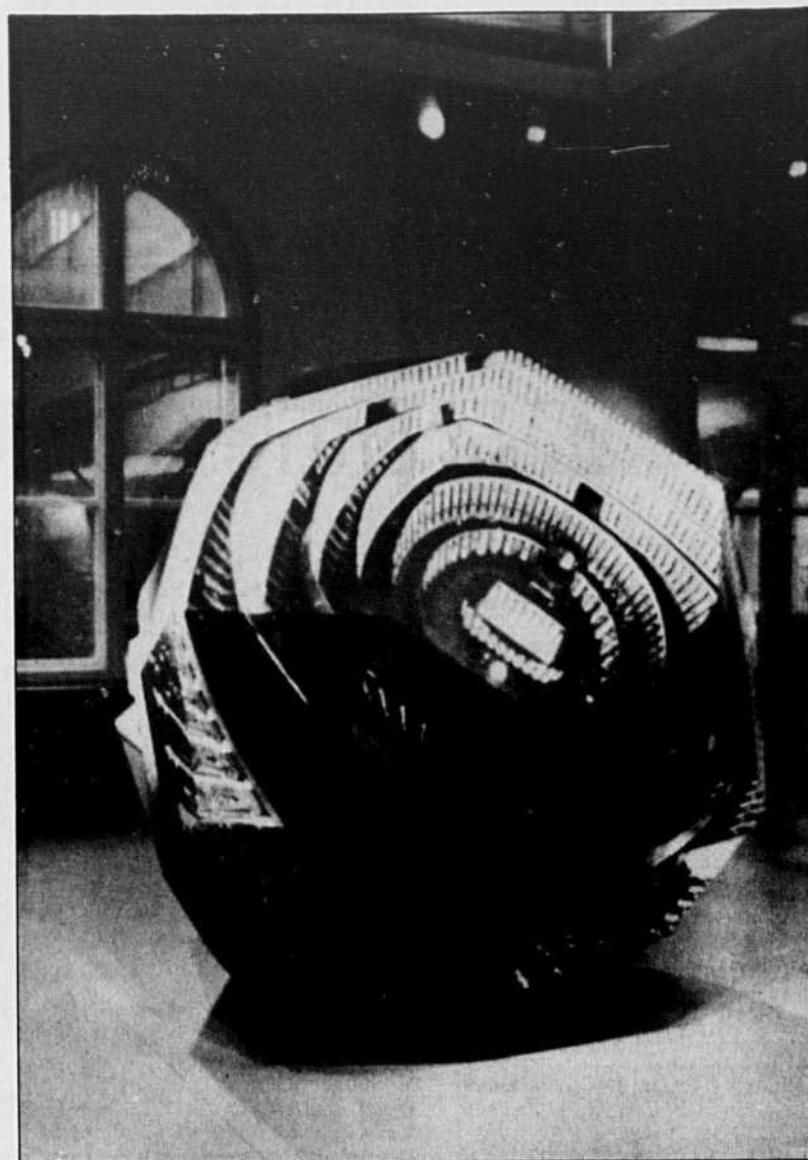
Je ne crois pas me tromper en pensant qu'aujourd'hui, la stabilité rassurante de l'objet n'est plus qu'un leurre. La photographie elle-même, dont nous avons pensé un temps qu'elle était le témoignage du réel, un rempart contre la fiction, nous échappe. Avec l'assemblage de fragments photographiques de Roberto Pelleggrinuzzi nous perdons la feuille de l'arbre dans le délire de l'énorme agrandissement du détail. Les photos de maquettes de Holly King nous privent de la réalité de tous les paysages à venir et de la douceur de la mémoire en nous enlevant la foi dans

nos propres perceptions. L'image du Blanc buvant devant le Noir, de Dominique Blain, nous laisse dans l'incertitude complète tant que nous ne la lions pas avec le second objet de son installation, une surface de terre rouge craquelée par la sécheresse. Chez Alain Paiement, le collage d'une représentation photographique sur une représentation volumétrique d'un amphithéâtre anatomique met en cause toutes les idées reçues sur la représentation, y compris, la « représentation » scientifique. Tandis que dans les curieuses photos dédoublées d'André Martin c'est toute la richesse de la mémoire qui vient priver l'instant de sa réalité singulière.

Les tableaux de Sylvie Bouchard n'échappent pas à cette intrusion du doute. Comment cerner en effet d'une définition ses objets-peintures dont les effets de couleur nient les effets de perspective, et dans lesquels les yeux, sous l'accumulation des couches minces de peinture aussitôt effacées, n'en ont jamais fini de lire le réel du tableau. Dans les tableaux de Pierre Dorion c'est la présence critique de l'histoire de la peinture qui vient brouiller la définition. Que voit-on vraiment, avec des yeux que nous croyons d'aujourd'hui, d'une peinture qui semble fausse-

ment d'hier ? Enfin, dans l'énorme sculpture noire, parfaitement sphérique, de Martha Townsend c'est, curieusement, la réalité massive de l'objet qui crée l'incertitude, parce que cette réalité inhabituelle est absolument muette et que nous avons toujours peur de ne pas pouvoir nommer.

Il y a beaucoup plus chez chacun de ces artistes, et dans l'exposition qui les réunit, que ce qui vient d'être dit. J'ai personnellement choisi ce parcours, cette diagonale, parce qu'elle me permettait d'échapper au piège des exigences dépassées de la modernité, celles qui doivent nous laisser ébaubis devant la nouveauté d'une forme sans que nous nous inquiétions trop de la pensée qu'elle rend possible. Nous ne serions pas la société de consommation que nous sommes si l'incertitude nous était familière et inoffensive. En constatant la richesse et la variété des voies que les huit artistes de « Diagonales Montréal » ouvrent à une réflexion sur une inquiétude qui est celle de notre époque, je ne peux m'empêcher de croire que l'art contemporain, et sa manière spécifique de penser, ont encore un bel avenir devant eux.



Amphithéâtre anatomique, d'Alain Paiement.

L'incertitude de l'objet

Vues d'ensemble

Centre international d'art contemporain de Montréal, 3576, avenue du Parc
Jusqu'au 1er novembre

Jean Dumont

JE SAIS qu'utiliser des formules aussi laminaires que « l'incertitude de l'objet » ou « l'objet incertain » pour tenter de coiffer, de cerner, de donner un nom à ce qui est à l'oeuvre dans des expositions comme « Vues d'ensemble » ou « Diagonales Montréal » est une manière bien trop réductrice et sans doute trompeuse d'aborder le problème. L'emploi de ces formules ne pourrait bien être après tout qu'un indice de plus d'un certain échec de la modernité dont

l'ombre indéfinie plane sur les deux événements.

Le monde lui-même en effet n'a pas changé. Il n'est pas soudain devenu instable parce que nous devenions, nous, post-modernes ! Mais c'est tout le rapport que nous avons avec lui qui est en train de se modifier. L'objet n'est donc ici qu'une synecdoque, une partie prise pour le tout; et la façon dont nous le percevons, une conséquence et une métaphore, une image de notre rapport à la globalité du monde.

Ce changement d'angle dans nos relations avec le réel est « ce qui est à l'oeuvre » dans « Vues d'ensemble ». Et l'emploi de cette formule veut indiquer qu'il s'agit d'un processus, d'un mouvement, en fait relativement indéfini, mais dont la prise de conscience est indispensable à la lecture du projet du conservateur Gaston St-Pierre, aussi bien qu'à celle de chacune des oeuvres spécifiques réunies dans l'exposition. La difficulté vient de l'étrange nature de notre prise de conscience. Un peu comme si nous savions, mais sans le savoir, ou plutôt sans vouloir le savoir. La nécessité et la légitimité du processus de transformation nous sont évidentes, mais comme logées dans un secteur non activé de l'esprit, une sorte de frange, un « point aveugle ». Nous sommes en fait partagés entre le désir et la peur. C'est pourquoi notre rapport avec les objets est l'image exacte de notre rapport au monde.

Nous savons bien que l'objet est éphémère, et que le savoir que nous en avons est fragile, mais nous nous

attachons néanmoins à lui parce qu'il a des limites précises et que nous pouvons le regarder comme « fini » et stable. Cette finitude, ce monde clos, nous protègent à la fois de l'infini appréhendé qui nous entoure et de sa perpétuelle évolution. L'objet joue aujourd'hui pour nous le rôle que jouait autrefois le mythe que nous avons perdu: il nous donne l'image de la cohérence du monde. Une cohérence qui nous échappe dans la spécialisation à outrance des savoirs et la multiplication infinie des informations et des données.

La modernité ne fut rien d'autre que le rêve d'un monde intelligible. Et son échec fut d'en rêver sans disposer des moyens véritables de la réalisation. Alors, elle employa des substituts. La fameuse notion du progrès, et sa linéarité, portaient en elles l'espoir — que l'on sait aujourd'hui illusoire — d'une finitude possible. L'anthropocentrisme, l'ethnocentrisme, ne servaient qu'à faire oublier le déficit des savoirs et la peur qu'il engendre. Tout était possible à l'homme tant qu'il vivait sur un monde qu'il était capable de nommer, que ce soit du nom d'un dieu, d'une science ou d'une utopie...

Il n'est sans doute pas innocent que Gaston St-Pierre ait choisi d'articuler « Vues d'ensemble » autour de la notion du cercle, une figure dont la charge mythique n'est pas négligeable. Il est par contre de peu d'importance que cette figure soit chargée de la notion de la perfection ou de celle de « l'éternel retour », de l'idée de centre ou de celle de périphérie, du rêve de l'ubiquité ou de la réalité

du mouvement: les 10 artistes ont joué de ces diverses acceptions pour les mettre au service d'un même questionnement.

Brigitte Radecki, par exemple a poussé à la limite, dans sa pièce, les notions de centre et de périphéries en faisant du centre un « trou noir » dont aucune vie ne s'échappe, et de la périphérie une zone dont toute vie a disparu. Nombreux sont les artistes dont les oeuvres témoignent de la notion de mouvement, implicitement inscrite dans la figure du cercle ou de la circonférence, mouvement qui est la plus proche réalité du rêve de l'ubiquité. C'est le cas, entre autres de Carol Wainio, qui joue dans sa peinture de l'effet de persistance des impressions rétinienne quand les objets se déplacent rapidement. Hors de cette exposition, mais parlant du besoin d'intelligibilité du monde: il est curieux de constater que ce phénomène de la persistance rétinienne est souligné d'un statut particulier dans la syntaxe de la langue des Inuit!

Le mouvement, autant que les technologies nouvelles sont partie intégrante de diverses installations utilisant des projections lumineuses ou des mécanismes d'animation. Il est bien entendu que le sens des oeuvres n'est pas limité à la perception et aux effets d'une figure géométrique qui ne fut, pour le conservateur, qu'un prétexte à réfléchir en leur riche compagnie aussi bien aux difficultés engendrées par le passage du monde clos au monde infini, qu'à la nécessité de critiquer la vision universaliste de la modernité, tout en retrouvant, après l'humanisme, une vision cohérente du monde. C'est le cas dans les installations de Céline Baril, Guy Bourassa, Paul Lacerte, Nell Tenhaaf, ou David Thomas, dont il est malheureusement impossible de parler ici en détail. L'espoir que l'installation, avec la diversité des points de vue qui lui sont inhérents, pourrait résoudre le problème, en la faisant voir, de la « point aveugle » dont il fut question au début de ce commentaire, explique leur prédominance dans l'exposition. Et puis l'espoir aussi qu'un lien puisse s'établir entre le public et les savoirs spécialisés par le biais du « spectaculaire », même si celui-ci porte en lui le risque toujours possible d'une démarche réductrice.

Alerté par le thème de l'exposition et aidé par les fiches techniques que le CIAC met cette année — heureuse initiative — à la disposition de chaque visiteur, il me semble impossible que ce dernier n'éprouve pas le goût et la nécessité de réfléchir sur les raisons de la peur qui le saisit devant le chemin qui s'ouvre et la possibilité d'un nouveau contrat avec le monde. La décapante lucidité baroque de Denis Rousseau, la juxtaposition des savoirs et des mémoires dans les peintures de Jocelyn Jean, et l'étonnante image de la construction des univers que livre l'installation de Claude Mongrain l'accompagneront dans ce parcours aussi risqué qu'indispensable.

RENÉ DEROUIN



MIGRATIONS I

MUSEO DE ARTE CONTEMPORANEO
RUFINO TAMAYO, MEXICO

NOVEDADES: Luis Carlos Limerich, 19 juin 1992
«...cette universalité du drame humain (dans Migrations) propose l'individu comme unité...»
«...l'impact visuel et l'intention formelle situent son auteur parmi les meilleurs sculpteurs contemporains, ainsi qu'un des plus riches et méticuleux concepteurs d'aujourd'hui...»

JORNADA: Angelica Abellyra, 12 juin 1992
«...Derouin recherche à partir du territoire de la céramique noire de Oaxaca et du Québec à représenter sa propre migration et les valeurs culturelles qu'il assimile des autres cultures...»

EXCELSIOR: Ane Maria Longi, 13 juin 1992
«...Derouin contemple le monde et le territoire de l'in comme les yeux d'un oiseau regardant l'horizon et découvrent la magnificence de la lumière...»

NACIONAL: Merry Mac Masters, 13 juin 1992
«...l'arrivée de la migration de l'an 2 000...»

MUSÉE DU QUÉBEC, QUÉBEC

fin de l'exposition: 20 novembre 1992

MUSÉE DE JOLIETTE, JOLIETTE

fin de l'exposition: 25 octobre 1992

CENTRE D'EXPOSITION CIRCA, MONTRÉAL

372 ouest, Ste-Catherine, suite 449

fin de l'exposition: 24 octobre 1992

Pour renseignements: LES ÉDITIONS DU VERSANT NORD INC. Tél. et Fax: (819) 322-7167

Catalogues disponibles

MIGRATIONS II

MUSÉE DU QUÉBEC, QUÉBEC

LE SOLEIL: Marie de la Grave, 19 septembre 1992

«...cette oeuvre émouvante se fait la métaphore de notre société multi-ethnique, où l'individu se dissout dans la masse, mais où chaque constituant n'en demeure pas moins unique...»

LE DEVOIR: Jean Dumont, 20 août 1992
«...Migrations ne sont pas sans rappeler les grands pèlerinages du Moyen Âge. Qui, croyant ou non, n'a jamais rêvé de Compostelle et de la route des étoiles? Voyage initiatique...»

LA PRESSE: Joceline Lepage, 19 septembre 1992

«...Derouin est un homme qui se sent appartenir à tout le continent américain...»

Association culturelle T.X. Renaud

CONFÉRENCE

à l'auditorium

St-Albert-le-Grand

2715, chemin de la
Côte-St-Catherine

LES MERCREDIS À 20h

Le 14 octobre:

«Les influences cachées
de Toulouse Lautrec»
par: Jacynthe Comtois

Le 21 octobre:

«Molière et la musique»
par: Michel Brunette

Prix d'entrée:

Publique: 7 \$

Abonné(e): 4 \$

Étudiant(3) 3 \$

RENSEIGNEMENTS:

332-4126

LE DEVOIR

FESTIVAL INTERNATIONAL 1992 NOUVEAU - CINÉMA - VIDÉO MONTRÉAL



15-25 OCTOBRE

96 films - 45 vidéos - 30 pays

PRÉ-VENTE À PARTIR DU
SAMEDI 10 OCTOBRE
(10h à 18h)

Cinémathèque québécoise
335 de Maisonneuve est
842-9768 (Métro Berri-UQAM)

Billets: 5\$ Carnet 10 coupons: 40\$
Carte Cinéophile: 90\$
Catalogue ou Affiche du Festival: 6\$

GREENAWAY - CASSAVETES - BELLOCHIO - TATI - LAURIE ANDERSON
HAL HARTLEY - SAMI FREY - SOKHUROV - KAURISMAKI - IOSELIANI
COZARINSKI - DANIEL SCHMID - RUIZ - NICK GOMEZ - ROBERT FRANK
KIAROSTAMI - HERMOSILLO - BULBULIAN - BOB WILSON - MONIKA TREUT
BETH B. - ANNIE SPRINKLE - NAM JUNE PAIK - TILDA SWINTON

CINÉMA VIDÉO GAI LESBIENNE - HOMMAGES - ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

CENTRE SAIDYE BRONFMAN ESPACE TROIS

EXPOSITION

du 14 octobre au 3 novembre 1992

PHOTOGRAPHIES DE

EDWARD HILLEL

tirées du livre

Les pierres qui parlent

de DAVID ROME et JACQUES LANGLAIS

Les Éditions du Septentrion

VERNISSAGE ET LANCEMENT DU LIVRE

le mercredi 21 octobre à 19 h 30



Photo: EDWARD HILLEL

Sous l'égide de
l'Institut québécois
d'études sur la
culture juive

5170, chemin de la Côte St-Catherine, Montréal, Québec — 739-2301
Lun.-jeu. 9 h - 21 h, ven. 9 h - 16 h, dim. 10 h - 16 h

Coproduction
Marc D. Castro.
Le Groupe Visions

ARTS VISUELS

La stimulante vitalité des centres d'artistes autogérés

Marie-Michèle Cron

CEUX QUI VOIENT les centre d'artistes comme des espèces d'ectoplasme de galerie pour revendicateurs échevelés, vont devoir réajuster leur tir: les 14, 15, 16 et 17 octobre prochains, une série d'événements organisée par le Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec (RCAAQ) en collaboration avec la galerie La Centrale, viendra cerner les enjeux de l'art actuel sous un titre qui en dit long: Points de forces: les centres d'artistes, bilan et perspectives.

Les fidèles qui suivent de près les tables rondes vont être servis. Car, rien que de voir les noms qui s'allignent ici pour participer à ce vaste débat public sur le développement des diverses disciplines artistiques hors des systèmes institutionnalisés ou sur la validité des principes d'auto-gestion qui en constitueront quelques jalons, on s'en délecte d'avance. Quelques pistes suggestives? Le bouillonnant conservateur et critique montréalais Normand Thériault qui a été de bien des combats, et la non moins bouillante Lise Lamarche, historienne de l'art et professeur à l'Université de Montréal (ils seront avec d'autres à la même table, le 15 octobre à 10h), la philosophe Anne Cauquelin, professeur d'esthétique à Nanterre et à l'Institut d'art de l'Université de Picardie qui a écrit un bouquin lucide et éclairé sur «L'art contemporain» paru dans la collection «Que sais-je?», et qui s'entretiendra entre autres, avec Gilles Artaud et les activistes new-yorkaises, les Guerilla Girls, de l'effet de communication de l'art (le 16 octobre à 15h). Lors de la soirée d'ouverture qui aura lieu au chic Cabaret le Lion d'Or le 14 octobre à partir de 19h30, avec le groupe Emilie Muscile (entrée gratuite), on lancera une publication sur «Points de forces» et celle sur «Différence et site», réalisée par la Centrale, la deuxième édition du répertoire du RCAAQ, et un recueil de projets d'artistes photographes réalisés par Dazibao. Les nostalgiques de la performance seront gâtés car on y accueillera le 16 octobre à 21h, parmi une généreuse brochette, les fameuses Tanya Mars et Zucchini Mama, et nul autre que le célèbre Michael Snow (entrée payante). Émailant cette semaine

chargée et, tout au long du mois, Articule, Dare-Dare, La Centrale, Dazibao, la galerie Clark, Oboro, Optica, Skol et la galerie d'art de Matane qui déménagera son exposition pour l'occasion au 4060, Boulevard Saint-Laurent, présenteront des oeuvres en rapport avec le thème de cet événement.

Ainsi, en développant divers médiums, tels que la performance, l'installation ou la vidéo, en déstabilisant les traditions, en questionnant le rôle du musée, les centres d'artistes ont joué un rôle primordial dans le vaste champ de l'art actuel québécois et canadien, sujet, depuis les années soixante-dix, à des transformations rapides.

Mais ce n'est pas tout: ce lieu de diffusion et de production géré par un collectif d'artistes, sans but lucratif, subventionné par le Conseil des arts du Canada, le ministère des Affaires culturelles, le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal — et d'autres municipalités dans certaines régions — a développé tout un système de soutien à l'artiste qui y expose (les cachets peuvent aller jusqu'à 1500 \$ pour une expo solo). «Ce sont les artistes qui décident des orientations esthétiques, politiques, qui participent ainsi à même l'élaboration des disciplines des centres via les artistes présents» explique Carole Brouillette, coordonnatrice à la Centrale et co-organisatrice de l'événement dont l'idée a germé en 1990 alors que celle-ci, avec les membres du comité de programmation de la galerie, discutaient des problèmes rencontrés en chemin: sensibiliser un plus grand public, réfléchir sur la dépendance entre les gouvernements et la recherche artistique, permettre d'exposer hors les murs, etc...

Un bilan sur les perspectives à venir qui intéressait tout le réseau des centres d'artistes prêt à faire le point sur sa fonction et sa démarche dans le milieu des arts visuels depuis le soutien financier du Conseil des arts

du Canada qui lui attribua cette dénomination il y a une vingtaine d'années.

Les premiers centres sont apparus grâce à la pression de groupes canadiens, mais les prémisses des organismes autogérés se retrouvent dans le Refus Global des Automatistes qui, en dénonçant l'académisme bourgeois et l'impérialisme cléricale et politique des années cinquante, voulaient contrôler leurs conditions de travail. On se souviendra ainsi de Madame Gauvreau qui exposait les oeuvres de ses fils chez elle sur la rue Sherbrooke et plus tard de l'icône-claude Véhicule Art, lieu foisonnant de tentatives de dérouter un art établi. Aujourd'hui, grâce au Regroupement créé au milieu des années quatre-vingt, et dirigé par Bastien Gilbert, également co-concepteur de «Points de forces», qui permet aux artistes de se développer, les centres ont survécu grâce à une solidarité minimale. «C'est encore un endroit en art qui n'est pas récupéré par un système de carrière dit Carole Brouillette. On participe ici en étant actif et intéressé. À l'extérieur de Montréal, les centres sont d'une extrême importance pour les artistes où la collaboration est plus forte entre institutions, universités et centres. Ici, on assiste à une certaine concurrence avec les galeries à tendance commerciale ou les musées. Mais nous avons plus de dialogue avec les galeries privées qu'avec le Musée d'art contemporain par exemple. Certains galeristes sont passés par notre réseau et des artistes connus(e)s telle que Barbara Steinman ont déjà exposé dans nos espaces».

Pourtant, s'ils sont encore vus comme de simples trempins ou une pépinière pour ce que l'on nomme la «relève», (un mot qui ne veut rien dire d'ailleurs), si leur fonctionnement rappelle celui du communautaire et que cette image est due, en partie, à un financement inadéquat, les centres ont permis de ne plus assujettir la production artistique à des

fins mercantiles. Les projets d'artistes qui y sont présentés correspondent plus à une réflexion qu'à un médium en particulier. Au cours du colloque qui se tiendra à la salle Marie Gérin-Lajoie de l'UQAM (coordonné par le responsable des communications Pierre Beaudoin), divers théoriciens, praticiens de l'art et un artiste invité à commenter les thèmes abordés, auront certainement l'occasion de débattre de toutes ces problématiques. Et de débattre de leurs limites. Ainsi, on y discutera de la Révolution tranquille et de ses influences au Québec tout en mettant en parallèle l'histoire sociale comparable ou différente d'autres pays. De l'autonomie des centres vis-à-vis l'État, les institutions et les marchands d'art et du manque de souplesse qui en suit lors de la présentation de pratiques artistiques particulières. De leurs stratégies de diffusion auprès du public et de l'avenir de ces lieux qui doivent se coller aux nouvelles formes de l'art en constante mutation. À l'heure actuelle, ces discussions ne sont pas inutiles mais fondamentalement essentielles. Nota Bene: pour de plus amples informations concernant «Points de forces», vous pouvez téléphoner au Regroupement au 842-3985 ou vous procurer des dépliants dans les centres d'artistes mentionnés ci-haut.



Dans le cadre des activités organisées par le RCAAQ, les nostalgiques de la performance seront gâtés car on y accueillera le 16 octobre à 21 h, la fameuse Zucchini Mama.

BULBULIAN!

UNE RÉTROSPECTIVE
DU 8 AU 13 OCTOBRE
CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE



Office
national du film
du Canada

National
Film Board
of Canada

RUSSELL YURISTY

Oeuvres récentes
jusqu'au 22 octobre

Galerie Elca London

1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3616
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

MING MA

aquarelles récentes
jusqu'au 25 octobre

jardin de Chine du jardin botanique de Montréal

lun-ven 9h-18h 4101 est, rue Sherbrooke, métro Pie IX, 872-1400 sam-dim 9h-19h

COURS D'AQUARELLE

STUDIO MING MA (514) 397-0281

Du 11 OCTOBRE
AU 8 NOVEMBRE

GUY NADEAU SCULPTURE

EDMOND LECLERC TECHNIQUES MIXTES

AXE NÉO-7
ART CONTEMPORAIN

HEURES D'OUVERTURE DE LA GALERIE

Du MARDI AU DIMANCHE DE 12 H À 17 H

205, RUE MONTCALM, HULL (QUÉBEC) J8Y 3B7 (819) 771-2122

DEDOYARD

de PIEDMONT À
PORT-AU-PERSIL

VERNISSAGE

MERCREDI LE 14 OCTOBRE À 19 H

GALERIE D'ART
*Relais
des Époques*
234, rue Saint-Paul ouest
Vieux-Montréal Tél.: 844-2133

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à
17h30 et sur rendez-vous

LE TRAIT

12 graveurs français

jusqu'au 31 octobre

la plus grande librairie francophone
d'Amérique expose

GUIDO MOLINARI

DU 7 OCTOBRE AU 18 NOVEMBRE 1992

4380 St-Denis, Montréal, Qc H2J 2L1 Tél.: (514) 844-2587

Ouvert de 9h à 22h tous les jours, même le dimanche

Galerie d'Arts Contemporains de Montréal

exposition

FRÈRE JÉRÔME (1902-)
rétrospective '92 — (oeuvres choisies)

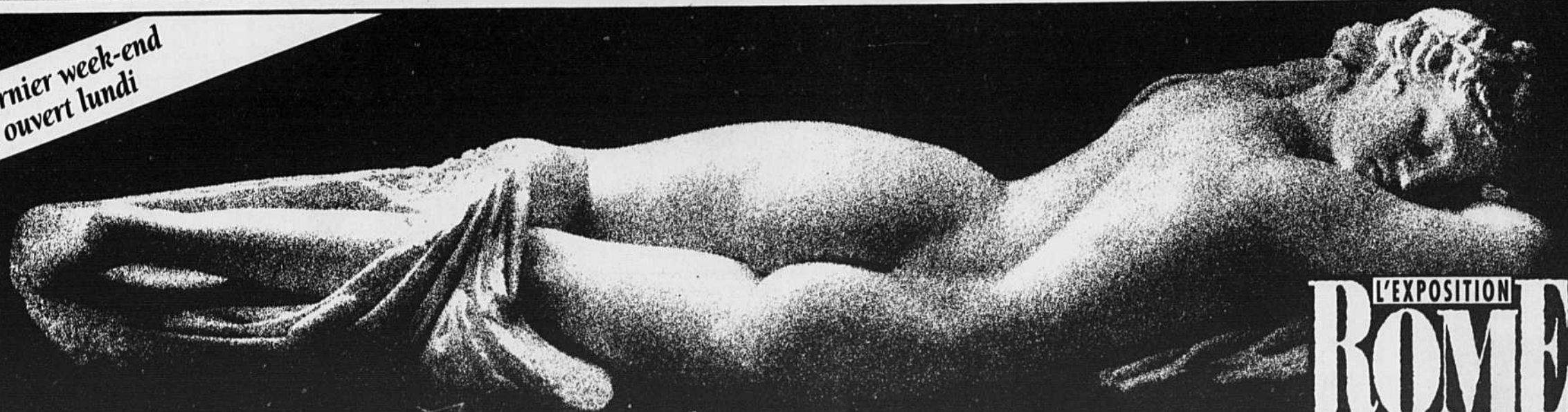
jusqu'au 31 octobre 1992

2122 Crescent, Montréal, Qc H3G 2B8

Tél.: (514) 844-6711 — (514) 844-9815

du lundi au samedi de 10 h à 18 h

Dernier week-end
et ouvert lundi



L'ultime rendez-vous...

L'EXPOSITION
ROME
1000 ANS DE CIVILISATION

“Le mot n'est pas trop fort :
l'exposition... est exceptionnelle.”
Marie Laurier
Le Devoir

“Certainement un des grands
événements culturels de cette année.”
Paul Villeneuve
Journal de Montréal

“Ce qui surprend agréablement, ... c'est l'environnement
que l'on a recréé autour des oeuvres.”
Paul Toutant
Montréal Ce Soir

“...un miracle en soi par le nombre, la rareté et la beauté
des pièces qu'on est parvenu à rassembler... à Montréal.”
Bruno Dostie
La Presse

Billets en vente au Palais de la Civilisation et aux comptoirs Admission : (514) 790-1245. Ouvert tous les jours de la semaine à partir de 10 h.

L'audioguide est inclus dans le prix d'entrée. Renseignements : 872-ROME

En voiture, pont Jacques-Cartier, sortie Île Notre-Dame ou autoroute Bonaventure, sortie Cité du Havre

☉ Île Ste-Hélène, autobus 167 les Îles

Allitalia



Bell

La Presse



ARTS VISUELS

Jean-Sébastien Huot

Yves le Roux Art Contemporain 5505, boulevard Saint-Laurent Local 4136, jusqu'au 17 octobre.

Isabelle Bernier

Galerie Oboro 4001, rue Berri, Suite 301 Jusqu'au 18 octobre.

Marie-Michèle Cron

INTOXIQUÉ PAR une poésie de l'urgence nourrie à la bière, aux corn flakes, à la télévision vorace, à l'urbanité de vies démembrées par la mollesse d'une société galvanisée par le hockey et le coca-cola, Jean-Sébastien Huot écrit comme on tire à la mitraille.

Les spasmes de fureurs s'entrechoquent pour laisser surgir à l'orée d'une phrase kalachnikov, un éclat de tendresse absolu. Fondateur de la revue Gaz Moutarde en 1989 qui réunit un collectif de poètes imbibés d'une fureur de vivre underground, et avides de défoncer les barrières de la beauté lisse et propre, Jean-Sébastien Huot crache des écrits saccadés, des manifestes coup-de-poing, sorte de Malakovski furibond de cette fin de siècle qui harangue les foules somnolentes de sa virulence contagieuse. Il ne manque plus qu'un

cabaret Voltaire à Montréal pour recevoir cette horde sauvage de mots hurlants.

Mais autant sa production picturale antérieure (peu connue du milieu des arts visuels) était ensemencée par la violence, autant aujourd'hui elle laisse la place à une sorte de trêve, d'état-frontière où l'âme se décompose en signes incrustés dans des panneaux de bois ou sur du papier fragile, supports pauvres récupérés dans la rue et page vierge cristallisée par une écriture fine et écolière. Accrochés à la galerie Yves le Roux, les dessins laissent léviter sur un fond peint au bleu ophtalmo, des personnages schématisés dont quelques uns ont la bouche cousue par le mot âme, cette métaphore de la solitude qui vient se poser, tout d'un coup, en pyramide sur un estomac serré par une douleur secrète. Les héros de cette poésie graphique qui assure alors une continuité avec des phrases minimalistes empreintes de spiritualité (et non de mysticisme), s'élève vers un espace indéfini, très haut et impalpable. C'est la zone du non-dit où l'imagination du lecteur vague à ses dérivées.

Cette invitation au voyage passe par une initiation proche de l'épuration lorsqu'un peu de patine dorée posée sur les objets et sur les sentiments comme sur des icônes byzantines permettent à l'homme de décoller de la lourde terre qui s'accroche à ses pieds. Sur un des murs, des sens et textes débordent de leurs cadres respectifs, s'amourachent et se parlent: le coeur est un coquillage nucléaire, une maison se tord vers un croissant de lune, un animal vole vers une croix étincelante. C'est l'insoutenable légèreté de l'être. Poète avant d'être peintre, les images de

Jean-Sébastien Huot se lisent comme des palimpsestes amoureux où le vécu immédiat vient se greffer à une impression d'apesanteur.

Admirateur entre autres de l'écrivain américain Richard Brautigan qui dans « Un privé à Babylone » déroutait le lecteur par la manière dont il le prend par le collet pour l'entraîner dans une réalité hallucinatoire et crue, l'énergie de l'artiste rappelle celle de Jean-Michel Basquiat. Le « black Picasso » ami de Warhol, dont la devise était « s'en fout la mort », inscrivait sur des planches de bois mal clouées, la trépidance de New York, des couleurs fulgurantes, des signes primitifs, un tag emblématique. Mais, ici, les fureurs de la ville sont remplacées par un paradis indescriptible, l'écriture succinte se ramasse sur elle-même, les formes se dépouillent dans des oeuvres presque miniatures qui incitent le spectateur à y lire, de plus en plus près, la pudeur d'une confession qui verse dans un espoir latent.

☆☆☆

RICHE ET TRÈS complexe, l'installation que présente Isabelle Bernier à Oboro, pourrait induire en erreur le spectateur qui, parfois, n'investit pas totalement l'espace de présentation des oeuvres, oubliant ainsi une partie essentielle à la démarche de l'artiste. Une partie autour de laquelle tourne étroitement les notions du refoulement, la peur viscérale de l'étranger, ce frère mon ennemi, autour desquelles bon nombre d'artistes aujourd'hui ancre leur discours. Et pourtant, cette exposition qui développe une réflexion sur le désir d'oublier, tout en dévoilant les conflits politiques qui déchirent les territoires occupés où réside la maintenance absolue d'une identité à défendre et à protéger, vient parallèlement et très subtilement, oblitérer les questionnements séculaires sur les différends socio-culturels entre hommes et femmes.

Ces chevauchements discursifs qu'Isabelle Bernier brode comme une courtépente empoisonnée, ont toujours intéressé l'artiste qui, au-



PHOTO FRANÇOIS DESAULNIERS

Âme, de Jean-Sébastien Huot.

paravant, avec l'essai « À l'ombre de l'art contemporain », scrutait d'un oeil attentif les ségrégations opérées par le champs artistique actuel sur la production autochtone reléguée alors à certaines formes de passivité paternaliste. Des lacunes qu'elle mettait alors en évidence dans « Une simplicité dans la façon de voir », exposition présentée à la centrale en 1991, où elle déterrait les racines du colonialisme dont les gènes sont inoculés dans nos propres systèmes culturels. Isabelle Bernier corrige la vision erronée et biaisée

que l'on porte sur des peuples minoritaires. Mais dépasse la sempiternelle ritournelle sur les indiens d'Amérique du Nord en s'attachant à divers degrés de lecture sur l'exploration « des ramifications entre divers types d'exclusion d'ordre ethnique, sexuel ou autre ».

En critiquant l'ethnocentrisme de l'exposition permanente « Mémoires » du Musée de la civilisation de Québec, qui retrace selon des aires thématiques l'histoire de notre identité culturelle, elle focalise son dis-

cours sur la section « La mémoire refoulée » où l'on ne retrouve aucune allusion aux événements d'Oka. Sur les murs de la galerie, les photos et les textes de ces faits brûlants de l'été 1991 au Québec, alternent avec des photographies des us et coutumes autochtones de l'exposition sélectionnées par l'artiste. Les oeuvres, encadrées de textes en anglais et en mohawk, cernent et confrontent les points de vue divergents sur une même réalité. En entretenant d'autres phrases en cri et en arabe sur de grands rideaux de plastique tendus, ils se fondent dans un brouillard linguistique dont le sens nous échappe complètement, et recomposent alors une écriture parcellaire et confuse à l'image de ces malentendus qui règnent entre les peuples.

Désordres culturels qui peuvent devenir des désordres amoureux lorsque assis sur un divan (objet de la psychanalyse par excellence) près d'une table où traînent quelques mégots de cigarettes et un baladeur, emblème de la solitude, nous lisons un texte banal et drôle qui déroule sur un mur ses états d'âme.

Histoire d'un couple qui n'arrive pas à communiquer, d'un type qui s'est fait plaquer comme cela arrive à tout le monde, et dont un « je » féminin vient y mêler discrètement sa voix. Derrière, dans un coin reculé de l'espace que strie quelques barreaux, une ouverture laisse le regard errer dans une pièce blanche à angle mort et où la photo d'un enfant qui essaie de regarder au-dessus de son lit-cage côtoie celle d'une femme qui descend les escaliers, sourde à ses plaintes. Lieu du refoulement que l'on nettoie pour mieux le cacher, une bouteille d'eau de javel est posée par terre, lieu d'abandon où des bras de chemises arrachés emmallaient les tuyaux du plafond comme cette parole radiée de la bouche de l'autre.

Il ne faut pas oublier de s'y arrêter. Et de réfléchir sur cette phrase lucide: « Il y a des gens comme ça, qui s'accrochent au passé, qui macèrent dans leurs souvenirs, qui aiment triturer leurs plaies. »

Qui a dit
que
l'archéologie,
ça
devait
être
vieillot
?



Venez revivre le passé dans un complexe architectural des plus spectaculaires et vous faire conter l'histoire de Montréal par des approches innovatrices qui n'ont vraiment rien de vieillot!



POINTE-À-CALLIÈRE

Le musée
à voyager
dans le temps!

350, place Royale, Vieux-Montréal
Renseignements: (514) 872-9150

LES
PRIX
D'EXCELLENCE

2

Ordre des
architectes du
Québec

L'Ordre des architectes
du Québec vous invite

le 11 octobre
de 12h à 18h

Au Centre d'exposition
de Baie-Saint-Paul
23, boul. Fafard
Baie-Saint-Paul

Le Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul



PIERRE THIBAUT
ARCHITECTE

LA RENCONTRE

Avec la collaboration du
ministère des Affaires culturelles
du Québec et du ministère de
l'Industrie, du Commerce et
de la Technologie du Québec
ainsi que de J. Meloché inc.,
courtiers d'assurances, et du
Groupe Permacon inc.

Trace Communication Marketing
tient à remercier

Michel Têtereault Art International

de la confiance qu'il lui a témoignée
pour l'organisation de l'exposition
Point de vue sur l'art qui s'est tenue
les 1er, 3 et 4 octobre 1992 au
1250, boul. René-Lévesque Ouest.

L'objectif a été largement atteint.
Plus de 5000 personnes se sont
déplacées pour venir admirer
les oeuvres des 18 artistes
représentés par Michel Têtereault
et se familiariser avec leur art.
Un franc succès!



POINTS
DE
SUR L'
**VUE
ART**

TRACE COMMUNICATION
MARKETING

844-2110